

## BADE



BADE est certainement une jolie ville, les chalets qui bordent l'Oosbach sont certainement charmants, la maison de conversation a certainement un portique corinthien, il y a certainement dans les boutiques le long de la route de Liechtenthal de bien gentils petits ours jouant du violon; le Château neuf a certainement de bien belles salles où les peintures sont aussi neuves que possible et les eaux que l'on boit dans la Trinkhalle aux colonnes encore plus corinthiennes que celles de la maison de conversation, guérissent certainement toutes les maladies, mais...

Mais comme je ne suis pas assez malade pour prendre les eaux, comme je ne suis pas assez grand-duc pour loger dans le Château neuf, comme je ne suis pas assez riche pour acheter tous les ours en bois qui me font envie, comme je ne suis pas assez fou pour perdre mon argent à la roulette, et comme je n'ai pas la baguette d'une fée pour me bâtir un chalet sur les bords de l'Oosbach, je ne reste à Bade que le temps d'y dormir entre les deux serviettes pompeusement décorées par les indigènes du nom de draps.

— Pourquoi aller à Bade, puisque vous l'aimez si peu?

Je n'aime pas Bade, parce que je n'aime pas ces villes d'eau où, sous prétexte de se reposer, les hommes vont perdre leur argent au jeu, et les femmes ruiner en toilettes pères et maris. Je n'aime pas Bade, parce que je n'aime pas ces villes où je trouve tous les ennuis de Paris sans y trouver ses vrais plaisirs; mais je vais à Bade parce que j'aime les grands fleuves et les grandes forêts, les plaines aux horizons bleuâtres et les gorges sombres aux cascades neigeuses. Je vais à Bade parce qu'entre tous les fleuves j'aime le Rhin peuplé d'ondines; parce qu'entre toutes les forêts, j'aime la Forêt-Noire aux sapins argentés, aux rochers fauves, sous lesquels travaillent les petits nains chercheurs d'or, autour desquels tournent les fées blondes couronnées de verveines.

Je loge dans un petit hôtel caché sous les tilleuls, loin du quartier bruyant, j'y suis très-bien pour peu d'argent, et chaque matin je me mets en route, tantôt à pied, tantôt sur un gros âne noir dont j'ai fait mon ami. Selon la fantaisie du mo-

moment, je vais à droite ou à gauche dans la plaine ou sur la montagne.

Comme je voudrais vous faire faire aujourd'hui une longue promenade et comme nous n'avons pas beaucoup de temps à nous, prenons le chemin de fer qui descend l'Oosbach; et tournons au sud jusqu'à la station de Steinbach, nous serons là sur les dernières ondulations de la Forêt-Noire, et nous embrasserons d'un coup d'œil la vallée du Rhin.

La vallée du Rhin entre Bade et Kehl est admirable de fertilité et de richesse. De gracieuses collines plantées de vignes y ondulent comme des couleuvres vertes au milieu des blés d'or et des luzernes pourpres; des ruisseaux paresseux y dorment sous des saulaies, de grands peupliers minces aux feuilles frissonnantes bordent toutes les routes, et de coquets villages aux maisons bleues et roses y brillent au soleil.

De plus, à chaque pas un mamelon, une statue, un arbre, une pierre vous y parlent du passé ou vous content une légende. Cette statue qui domine Steinbach et qui regarde par-dessus le Rhin l'aiguille fleurie du Munster, est la statue d'Erwin, l'architecte de la cathédrale de Strasbourg, né là en 1250. Cet obélisque de granit sur lequel on lit : — « La France à Turenne! » a été élevé près de Salzbach à la place même où un boulet de l'armée de Montecuculli emporta, le 27 juillet 1675, le cœur du plus grand général du siècle de Louis XIV; ce tronc mort est ce qui reste de l'arbre sur lequel ricocha le boulet avant de frapper Turenne. Cette immense plage unie qui descend jusqu'au fleuve, est l'emplacement du camp où, suivant la légende, tous les vieux dieux germains se réunirent pour livrer bataille au Christ dont l'Evangile arrivait avec les légions romaines.

Cette légende est curieuse; où nous sommes, l'ombre est épaisse, l'herbe est drue, arrêtons-nous et écoutons en quoi peut être changé par une imagination allemande le récit tout simple d'une bataille gagnée par Clovis sur les Germains.

C'était au temps de Clovis; le roi chevelu venait de se faire baptiser par saint Remy, dans la basilique de Reims, et la Gaule était presque chrétienne, mais le pays du Rhin obéissait encore aux druides. Un matin, un vieillard en robe noire s'arrêta sur une colline, non loin des faubourgs d'Argentoratum, la mère romaine de Strasbourg. Le vieillard bâtit sur la colline une petite chapelle en terre et en roseaux, et sur l'autel fait avec un tronc



d'arbre il mit une statue de la Vierge, puis il mourut.

Pendant longtemps personne ne vint prier à la chapelle, mais dès que le soleil se couchait, une auréole s'allumait sur le front de la statue et rayonnait jusqu'au fleuve.

Le grand Nichus, le génie du Rhin, en fut effrayé. Il demanda des renseignements aux rivières qui lui venaient de la Gaule, et ces rivières lui dirent qu'un culte nouveau abattait dans les forêts de chênes les pierres druidiques et remplaçait les sacrifices sanglants par des prières et par des hymnes. Nichus comprit que si ce culte traversait les flots verts il perdait sa couronne de glaïeuls et son sceptre de corail, et ses coursiers au poitrail écailleux, et sa cour d'ondines aux yeux glauques, et sa garde de tritons aux conques retentissantes; il le comprit, et comme il ne se sentait pas assez fort pour lutter contre ce dieu inconnu, il appela à son aide tous les dieux des Germains.

Je vous prie de ne pas oublier que je ne parle maintenant ni en historien ni en philosophe, je raconte simplement une légende comme on me l'a racontée.

Donc, tous les dieux germains se réunirent non loin de Kehl, et après avoir longuement délibéré, ils se décidèrent à renverser d'abord la petite chapelle d'Argentoratum, convaincus qu'ils forceraient ainsi le Christ à livrer bataille. Leurs sombres cohortes s'élevèrent dans les airs. Il y en avait de tous les pays du Rhin, de tous les pays de l'Elbe, de tous les pays du Weser, il y avait des dieux germains, des dieux goths, des dieux saxons, des dieux slaves. La cohorte infernale était plus nombreuse que les feuilles d'une forêt, lorsqu'elle traversa le Rhin; mais dès qu'elle toucha la rive gauloise, les nuages qui voilaient le ciel se déchirèrent, les murs de la chapelle disparurent, et ils virent sur l'autel une Vierge souriante avec un enfant lumineux dans les bras.

Ils poussèrent un cri terrible et se précipitèrent tous dans le Rhin, d'où ils ne sont plus sortis.

Pour éterniser le souvenir de cette victoire de la vérité sur l'erreur, Clovis fit bâtir pour l'autel miraculeux une grande église en bois d'érable. — La foudre la détruisit sous les successeurs de Charlemagne, mais on éleva à sa place l'admirable poème de pierre qui s'appelle la cathédrale de Strasbourg.

Ne croyez pas pourtant que Nichus soit mort depuis sa défaite d'Argentoratum; le cœur des Allemands est chrétien, mais leur imagination est toujours païenne. Demandez plutôt à cet homme en grosses bottes et en pantalon de cuir qui s'avance gravement, la tête raide dans son gigantesque faux col. Il vous dira qu'il a vu cent fois, par les nuits de lune, un géant drapé dans un manteau gris descendre le courant du Rhin; il vous dira qu'il a entendu les nixes jouer de la harpe sous les trembles; il vous dira même qu'il en a vu danser aux fêtes des villages, et qu'il les a reconnues à l'ourlet de leur robe sur lequel perlaient des gouttes d'eau. Ce passant, vous pouvez le croire, c'est un fluteur du Rhin. Les vieilles superstitions ne meurent pas en Allemagne, et nulle part elles ne sont aussi nombreuses que dans le pays de Bade.

Si je vous conte des légendes au lieu de vous décrire

minutieusement les ruines qui se cachent dans les bois de sapins, les hôtels qui se mirent dans l'eau claire de l'Oosbach, si je tâche de vous donner l'ensemble du paysage, au lieu de vous en dessiner les détails, c'est que nous autres qui ne savons que tenir une plume, nous ne pouvons plus essayer de lutter avec ceux qui font dessiner le soleil. Vous trouverez des centaines de photographies de tous les monuments de Bade, de tous les villages du Hanau badois, de toutes les ruines de la Forêt-Noire, regardez-les, et vous aurez des décors pour faire jouer les petites scènes que je trace au courant de la plume.

Pour vous faire une idée vraie d'un pays, vaut-il mieux en connaître vaguement l'ensemble, ou vaut-il mieux en connaître complètement les détails les plus saillants? Les uns disent oui, les autres disent non. Moi je dis : il faut consulter à la fois un littérateur et un photographe. Le photographe vous montrera le corps; le littérateur vous montrera l'âme des sites que vous avez oubliés ou que vous voudriez visiter.

Ne me demandez donc pas de dessins à la plume. Si vous voyez, au bord d'un joli lac ombragé par des saules, un château Louis XV au double perron de marbre, sous lequel l'artiste aura écrit : «Château de la Favorite», venez me chercher, et après vous avoir promené un instant des salles à manger pavées de porphyre aux cuisines pantagruéliques, des boudoirs capitonés à l'ermitage plein de chapelets et de cilices, je vous montrerai dans ce château vide la princesse Sybille, morte il y a cent ans. Je vous dirai pourquoi la femme du margrave Louis de Bade, le filleul de Louis XIV, l'adversaire souvent heureux de Turenne, le vainqueur des Turcs, fit bâtir d'abord pour les artistes et les poètes le château de la Favorite, puis fit construire pour elle l'ermitage où elle pleura pendant dix ans.

Lorsque vous avez assez regardé les murailles moussues du vieux château, je vous conduirai au bord de la falaise qui domine la ville, je vous ferai entrer dans une cave humide et noire fermée par une herse de fer et je vous dirai : là, dans ces oubliettes, la princesse Sibille fit murer vivant un chevalier de Malte qui l'aimait.

Si vous me demandez pourquoi le donjon carré du château d'Yburg brave malgré ses brèches et ses crevasses le vent et la foudre, je vous répondrai : sous les racines des vieux chênes, dans les fissures des vieilles murailles, vivent par centaines des nains guère plus gros que des grillons. Ces nains sont d'habiles architectes; ils consolident avec des étais faits en brins de chaume, les arbres dont les racines pourrissent, les voûtes dont les pierres tremblent, et ce sont eux qui empêchent de tomber dans le gouffre le donjon carré du château d'Yburg. Visitez ces ruines au clair de lune, par une chaude nuit d'automne, après avoir bu dans un verre de Bohême beaucoup de vin du Rhin, et vous apercevrez courant dans l'herbe les petits wichtelmannier tout noirs avec leurs manteaux en peau de souris; mais ne faites pas de bruit, s'ils vous entendaient ils rabattraient sur leurs yeux les capuchons de leurs manteaux et deviendraient invisibles.

Hier, j'ai probablement fait du bruit en entrant dans les ruines, car je n'ai pu découvrir un seul wichtelmannier, et il faisait clair de lune, et



j'avais bu du vin du Rhin dans un verre de Bohême. Aussi je suis rentré à Bade plus tôt que je n'y rentre généralement. Les rues étaient pleines de promeneurs, et la maison de conversation m'envoyait, par ses fenêtres ouvertes, les accords d'une valse; je voulais savoir ce qui s'y passait. Je vis une immense salle où les toilettes les plus étranges se heurtaient, où pas un sourire ne relevait les lèvres. Je me sauvai bien vite, la tristesse me montait au cœur dans cet asile de la joie, comme le désignent les guides officiels.

J'entrai dans la salle de jeu. Je vis des hommes

en habit noir courbés sur une table au milieu de laquelle brillait une coupe de cuivre; tout autour des figures hâves et crispées se penchaient pour regarder la table et la coupe. On n'entendait pas une parole, seulement à intervalles presque réguliers, une voix criait : « Rouge, impair et passe, » ou : « Blanche, pair et manque ! » et après ces trois mots, des sanglots étouffés et des éclats de rire sous ébranlaient les lourdes draperies.

Je me sauvai encore plus vite que de la salle de bal.

LOUIS DE LIVRON.

## BIBLIOGRAPHIE.

### ROSE JOURDAIN

PAR JEAN LOYSEAU (1).

Jean Loyseau est un discret pseudonyme sous lequel se cache un homme d'un grand nom et d'un grand esprit, et dont les écrits, pleins d'*humour* et de sel gaulois, ont déjà produit un bien profond parmi les classes populaires. *Rose Jourdain* s'adresse à tous, excepté toutefois aux personnes jeunes et ignorantes du monde, pour qui, certains tableaux, tracés d'un crayon trop vigoureux, certaines appréciations à la Juvénal, pourraient être nuisibles. Orpheline, pauvre, dirigée par un tuteur et une tutrice, l'un, parfait indolent et l'autre étourdie jusqu'à la folie, Rose Jourdain essuie de grandes traverses, court de grands dangers, et n'arrive à son but, une vie sainte dans le cloître, qu'après avoir vu le monde sous ses plus hideux aspects, mais l'innocence et la foi sont une forte égide; Rose a traversé pure ces eaux fangeuses et elle est arrivée au port sans avoir connu autre chose de la vie que la lutte et la souffrance.

Le but de ce livre, écrit souvent avec une verve indignée, est de peindre les mœurs de notre temps, en ce qu'elles ont de plus bas : le goût de l'argent, le mépris du pauvre et l'oubli de Dieu. La satire y touche de près à l'élegie; Rose fait pleurer et *Rosé III* fait rire, mais de ce rire amer que provoque un pamphlet bien fait, une caricature bien dessinée, une comédie où le vilain côté de la nature humaine est pris sur le fait. La plume qui a écrit ce livre est aussi souple que son horizon est étendu : elle peint

la nature avec les couleurs les plus vives, elle exprime délicatement tout ce qu'il y a de bon et de délicat dans certains cœurs, mais elle est impitoyable pour l'égoïsme, le vice, l'impitié; tour à tour cette plume caresse et cingle.

*Rose Jourdain* n'est pas tout à fait le livre des jeunes filles qui nous lisent, mais il amusera les pères de famille, il sera utile aux jeunes gens, il sera placé avec fruit dans les bibliothèques populaires, il peint avec énergie le vice qu'il démasque, mais de quel charme il revêt la vertu ! et s'il renverse du piédestal la richesse insolente, combien il honore la fière et candide pauvreté ! Écrit pour les jeunes âmes trop souvent exposées aux pièges du monde, c'est à elles que nous le recommandons, à elles et aux personnes assez heureuses pour les défendre et les protéger.

### LES ROMANS HONNÊTES

Cette publication utile et intéressante poursuit son cours, faisant à petit bruit un bien réel. Ajoutons qu'elle s'améliore tous les jours et que les dernières livraisons sont remarquables : *La Ligne droite*, par Urbain Didier, *Une Nuit en Chemin de fer*, par A. Desves, *Roses et Soucis*, par mademoiselle Nottret, suffiraient à démontrer que la publication progresse, si le dernier voyage de Raoul de Navery, *l'Enfant Prodigue*, ne l'attestait victorieusement.

Ce livre d'un ingénieux et fécond auteur, nous paraît le meilleur peut-être, qui soit sorti de sa plume, et nous croyons que le suffrage de nos

(1) 2 jolis volumes. Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.



lectrices corroborera le nôtre. Le récit de l'Évangile, concis comme tous les récits du saint Livre, est développé et mis en action; l'auteur ne l'a pas transporté dans un autre siècle, ni dans un autre pays, c'est en Judée, au milieu de la vie pastorale, que s'ouvre le livre; c'est en Égypte, au sein des magnificences de la cour des Pharaons, parmi les mystères du culte des faux dieux, qu'il se poursuit, c'est encore dans les champs du père de famille, non loin du Jourdain, qu'il s'achève. Les caractères ont leur individualité bien marquée: le père tendre et vénérable, le fils aîné, sage et sévère, l'enfant prodigue, curieux et passionné. L'Égypte, grâce aux recherches de la science moderne, est décrite avec des couleurs locales vives et remarquables et la parabole, transformée en drame, se déroule avec un intérêt croissant; l'auteur y a mêlé, d'une plume habile, d'autres paraboles de l'Évangile, mises en action, et l'on s'étonne que ces récits relus tant de fois, tant de fois retracés dans de pieux enseignements, connus, sus par cœur en un mot, puissent inspirer un si vif intérêt: c'est là le secret du tableau: et Raoul de Navery vient de nous prouver, dans cet ouvrage singulier et charmant, tout ce qu'on peut attendre de sa plume qui semble se tremper de plus en plus aux sources chrétiennes. Nous recommandons aux familles qui nous lisent *l'Enfant Prodigue*; il mérite une place à part dans une collection où cependant tout est bon et correct; on acceptera les autres volumes, ses frères, on recherchera celui-ci.

## LES CHRÉTIENNES A LA COUR

PAR M<sup>me</sup> DROHSJOVSKA (1).

Ce titre promet un vaste tableau, car depuis la cour des empereurs romains, jusqu'aux époques contemporaines, que de saintes, que de chrétiennes, femmes fortes et pieuses, se sont assises sur le trône ou ont vécu à son ombre! Citer leurs noms seulement serait une œuvre de longue haleine que nous laissons aux hagiographes et aux historiens, mais l'auteur du volume que nous avons sous les yeux, auteur aimé et connu de la jeunesse, s'est borné à quelques biographies dont les modèles ont été pris dans la même famille. Marie Leckzinska, ses filles, madame Elisabeth, la duchesse d'Angoulême et la duchesse-douairière de Parme, offrent, en effet, une succession de chrétiennes accomplies et à qui l'épreuve du malheur n'a pas manqué. On relira avec intérêt leur histoire, mais on désirerait de la même main, sur le même sujet, un volume plus étendu, et où le contraste entre les maximes des cours et celles du christianisme soit plus indiqué. Ce volume pourrait avoir pour épigraphe ces paroles d'une des filles de Marie Leckzinska: *Croyez-vous donc qu'il y ait un second Évangile pour les enfants des rois?*

(1) Chez Dillet, 15, rue de Sèvres, Paris. Un volume in-12, prix: 2 fr. 50 cent.

## JOSEPH



Il y a douze ans au moins que je n'ai vu Joseph, mais sa silhouette est restée dans ma mémoire gravée en traits ineffaçables. Je cherchais un domestique, il vint se présenter. Sa figure était maigre et blême, ses yeux plus hauts que larges, son nez allongé et recourbé, semblait vouloir plonger dans sa bouche, toujours ouverte. Il avait été soldat pendant sept ans, ce qui me fit espérer que je trouverais en lui des habitudes d'ordre, de respect et d'obéissance.

« Que savez-vous faire? » lui dis-je.

Il se mit au port d'arme, la tête haute, les épaules effacées et les bras dans la position réglementaire, et me répondit :

« Je sais faire l'exercice, monter la garde et nettoyer la chambre, les souliers et les uniformes de mon lieutenant. Je sais fourbir un sabre, blanchir les gants avec de la craie, et jaunir les parements de drap avec de l'ocre. »

Les talents de Joseph ne m'offraient pas beaucoup de ressources, mais il avait l'air si honnête, que je me décidai à le prendre tel qu'il était, et à faire son éducation.

Il endossa la livrée de son prédécesseur; elle lui allait bien, il avait une certaine raideur militaire qui pouvait passer pour l'attitude droite et compassée que doit avoir tout domestique de bonne maison. Une seule chose le déparait, c'était sa barbe qu'il n'avait pas faite depuis trois jours. Je lui dis



qu'il faudrait se raser tous les matins, et qu'ensuite on lui montrerait ce qu'il aurait à faire.

Le lendemain je descendis de bonne heure dans le salon. Joseph y était seul. Il faisait sa barbe devant une glace, placée entre deux fenêtres; il avait posé ses rasoirs sur une étagère, et délayé son savon dans une petite coupe en porcelaine de Chine.

« Je vais avoir fini tout de suite, » me dit-il en se retournant tranquillement et en me montrant sa face couverte de mousse qui ressemblait à celle d'un chat qui boit de la crème.

Il avait jugé que le salon était un terrain neutre appartenant à tout le monde, et où chacun pouvait s'installer à loisir, ni plus ni moins qu'à la chambre.

Joseph disait au régiment : Mon lieutenant, mon capitaine, mon colonel ! En conséquence, il m'appela : *Ma comtesse* ! et il fallut beaucoup de temps et de remontrances pour lui faire abandonner son pronom possessif.

Il marchait au pas militaire et frappait les parquets de son talon avec tant de force, qu'on pouvait croire qu'un bataillon entier se promenait dans la maison. Quand il était pressé, il arpentait les corridors au pas gymnastique. Entre ses mains un balai prenait l'air d'une arme offensive. Il le portait sur son épaule comme un fusil.

Il servait à table en arpentant en cadence la salle à manger d'un coin à l'autre ; on aurait cru qu'il montait la garde ; il se plantait derrière moi dans la même attitude qu'à côté d'une guérite.

Un jour, il avait versé dans mon verre du vin que je ne voulais pas boire, je lui tendis le verre pour qu'il m'en donnât un autre. Il le prit, but d'un seul trait ce qu'il contenait, et le remit devant moi en me disant :

« Bien obligé ! à votre santé, madame ! »

Et pourtant il était sobre, car voici ce qu'il fit une autre fois : on avait entamé une bouteille d'un vin très-ancien et très-précieux. Il n'y avait qu'un seul étranger à dîner et deux ou trois verres seulement avaient été versés. Le lendemain matin j'aperçus Joseph qui vidait la bouteille par la fenêtre de l'office ; il me dit :

« Ces messieurs sont à la chasse, madame n'aime pas le vin, je vais rincer la bouteille. »

Il n'avait pas eu l'idée de la boire ! Un de mes amis trouva ce trait si beau, qu'il cherche encore à l'heure qu'il est un Joseph comme le mien.

Mon susdit Joseph avait l'habitude d'ajouter à toutes ses phrases le nom de la personne à laquelle il parlait. Il répondait : Oui, monsieur de Chavanne ! oui, madame de Ranville ! oui, mademoiselle de Saint-Servan !

Je lui avais répété vingt fois que ce n'était pas l'usage, et je n'y gagnais rien. Enfin, un jour, plus impatientée qu'à l'ordinaire, je lui dis :

« Ce que vous faites là, Joseph, est une inconvenance et une désobéissance, et je vous prévins que si vous continuez à répéter ainsi le nom des personnes qui viennent chez moi, je ne vous garderai pas à mon service. »

Après ce petit *speech*, je montai en voiture et je partis pour toute la journée. Joseph se trouvait mieux chez moi qu'au régiment, et mieux surtout qu'il n'eût été dans la maison paternelle, il désirait

garder sa place, et ce que je venais de lui dire lui fit faire de profondes réflexions.

En voici le résultat :

Quelques heures après mon départ, un voisin de campagne vint faire une visite. Joseph lui répondit :

« Madame est sortie. »

J'avais eu bien de la peine à lui apprendre ces trois mots, il s'étendait ordinairement à tous les détails, et disait avec qui j'étais sortie, où j'étais allée, ce que j'allais faire, et enfin si j'étais partie à pied, à cheval ou en voiture.

Mon voisin dit à Joseph :

« Vous êtes ici nouvellement, je crois, vous ne me connaissez pas ? »

— Non, monsieur !

— Je m'appelle le baron de Vaudreuil, retenez-vous bien mon nom ?

— Oui, monsieur.

— Vous direz donc à madame la comtesse, aussitôt qu'elle rentrera, que le baron de Vaudreuil est venu pour avoir l'honneur de la voir.

— Ah ! quant à cela, non, monsieur, je ne le dirai pas, car madame m'a prévenu que la première fois que j'aurais l'inconvenance de répéter le nom des personnes qui viennent chez elle, elle me mettrait à la porte ! Et monsieur doit penser que je n'ai pas envie de perdre ma place. C'est une très-bonne place ! Je suis bien nourri et bien payé, madame est un peu vive, il est vrai, mais comme elle est très-jeune, faut espérer que ça se passera avec le temps. »

Un jeudi, des amis m'arrivèrent à l'improviste, et malheureusement beaucoup d'amis. A la campagne on est fort en peine pour héberger les hôtes qui choisissent ce jour-là pour venir surprendre leurs voisins. Les provisions sont à leur terme, et il faut faire razzia sur la basse-cour. Je fis donc tuer des poulets et des canards, et moissonner les plus beaux légumes du jardin, mais tout cela ne me donnait pas un rôti digne d'être offert à mes convives. Je restais fort embarrassée en face de ma cuisinière, qui figurait pour moi le ministre de l'intérieur. Il lui vint une idée :

« Si on envoyait chercher un dindon, dit-elle, il y en a à la ferme du Fresne, Pierre peut y aller à cheval, il sera bientôt revenu, ce n'est qu'à une lieue d'ici. Ça nous fera un joli rôti, je le *trufferai* avec des *marrons* ! »

J'allai retrouver mes hôtes, j'avais l'esprit en repos.

Une heure après, Joseph entra dans le salon et me dit d'un air triomphant :

« Madame, le dindon est arrivé ! »

L'entrée de Joseph nous fit d'autant plus rire que sa physionomie était parfaitement en harmonie avec le sujet dont il venait nous entretenir.

Si Joseph avait, en bon serviteur, partagé la joie que devait me causer l'arrivée du dindon, il partagerait bientôt, en bon camarade, la consternation de la cuisinière qui vint, rouge et haletante, lui annoncer que le dindon s'était échappé. La pauvre fille, toute émue, avait la parole entrecoupée. Elle lui dit :

« J'allais le tuer et le mettre à la broche, il est parti, il s'est envolé ! »



Joseph se précipita une seconde fois dans le salon, mais cette fois ses traits étaient bouleversés.

« Madame ! s'écria-t-il, le dindon qui était à la broche s'est envolé ! »

Malgré la fâcheuse lacune que le départ précipité du dindon laissait dans mon dîner, je ne pus m'empêcher de rire. Mes convives, qui n'étaient pas gourmands, en firent autant.

Joseph reprit :

« Ce n'est pas la faute de Marianne, il est arrivé engourdi, elle ne pouvait pas croire qu'il deviendrait tout à coup si déluré, elle l'a laissé *confidentiellement* dans la cuisine, et puis v'là qu'il est parti, sans tambours ni trompettes. »

Un de mes voisins me dit fort galement :

« Qu'importe un rôti, madame, vous ferez comme madame Scarron, vous nous raconterez une histoire, et chacun bénira l'absence du dindon. »

Joseph, immobile auprès de la porte, attendait des ordres.

« Eh bien, dis-je, il n'y a, hélas ! rien autre chose à faire, il faudra raconter une histoire à la place du dindon. Allez, Joseph ! »

Le dîner servi, je vis avec plaisir mes convives apaiser leur faim à l'aide des quatre entrées. Joseph avait mis au milieu de la table un réchaud long, recouvert d'une cloche, qui malheureusement ne recouvrait rien du tout. Le moment critique approchait. Quand Joseph eut enlevé les quatre entrées, qu'il les eut remplacées par les légumes et les entremets, il s'avança, l'assiette à la main et la serviette sous le bras, et commença, d'une voix chantante et nazillarde un récit de caserne qu'il savait par cœur.

Il avait compris que c'était lui qui devait raconter l'histoire demandée.

J'étais invitée un jour à déjeuner dans un château voisin. Je me trouvais seule chez moi, et le cocher qui remplissait aussi les fonctions de piqueur, était à la chasse. Pour me rendre en voiture à ce château, il fallait faire un trajet de quatre lieues, tandis qu'en traversant les bois et les landes, on avait à peine la moitié de distance à parcourir.

Je pensai que ce que j'avais de mieux à faire était d'y aller à cheval, en me faisant accompagner par Joseph qui irait à pied, mais il se sentit très-humilié de la proposition, et me fit observer que si je voulais lui permettre de me suivre à cheval, j'arriverais plus vite.

« C'est vrai, lui dis-je, mais vous ne savez pas monter à cheval. »

— J'apprendrai, madame ; j'ai bien appris à frotter les parquets et à faire toutes sortes de jolies choses que je ne savais pas faire quand je suis arrivé ici.

— Il est plus difficile de monter à cheval que de frotter des parquets, c'est surtout plus dangereux, et je ne me soucie pas de vous faire casser la tête.

— Il n'y a pas de risque ! D'ailleurs madame dit toujours que j'ai la tête dure ; elle ne se cassera pas pour si peu de chose !

— Votre tête est dure, j'en conviens, mais elle pourrait rencontrer des pierres plus dures qu'elle.

— Oh ! madame, je vous en prie, laissez-moi

vous suivre à cheval, je prendrai la grande jument blanche, elle est si douce !

— Eh bien, prenez-la, puisque vous n'en avez pas peur.

— Peur ! je n'ai peur de rien, j'ai été soldat, j'ai vu les Arabes bien des fois, je suis prêt à suivre madame au feu ! »

Joseph sortit radieux. Il alla se travestir dans la chambre de Pierre. Il prit une veste et une casquette de chasse, un pantalon de daim, des bottes molles, et choisit les éperons les plus longs et les plus aigus qu'il pût trouver. Il parut sur le perron dans un accoutrement tel, que je le pris pour un masque. Je lui dis d'aller reprendre son costume ordinaire, et surtout d'ôter ses éperons.

« Mais si je n'en ai pas d'éperons, dit-il, qui est-ce qui fera avancer la Blanche ? »

— Soyez tranquille, elle avancera toute seule, occupez-vous seulement d'avancer vous-même en même temps qu'elle. »

Joseph se mit assez lestement en selle ; le jardinier, qui tenait les chevaux, se permit de lui donner quelques conseils qu'il reçut avec un profond dédain.

Je descendis l'avenue et une côte au pas. Joseph marchait majestueusement en arrière. Quand je fus sur un terrain plat, je partis au trot. Joseph arriva bientôt à côté de moi.

« Faites excuse, madame, ça n'est pas moi, c'est elle, me dit-il, qui a voulu venir ici. »

— Restez à côté de moi, en arrivant au Tertre, j'entrerai au pas, et vous reprendrez votre place en arrière.

Je pensais concilier ainsi l'étiquette et la prudence, et éviter une lutte entre la Blanche et Joseph.

Mais bientôt la Blanche me dépassa, Joseph perdit l'équilibre ; il était penché en avant, accroché aux crins, ses pieds, séparés de ses étrières, pendaient comme deux balanciers, dont les battements n'étaient certes pas réguliers. La Blanche prit le galop, et mon pauvre Joseph roula sur la lande. Il se releva et se mit à courir après son cheval qui s'arrêta à peu de distance ; il n'avait pas de mal, et son premier mot fut de me dire :

« Madame voit bien que je n'ai pas peur, mais cette diable de bête allait si vite, que je n'ai pas pu la suivre ! »

Il remonta à cheval, et je me promis bien de ne plus trotter, mais la Blanche avait expérimenté Joseph, elle savait qu'elle pouvait être la maîtresse, elle se mit à sauter et se débarrassa de lui une seconde fois.

Je donnai l'ordre à Joseph de la reconduire à la maison ; elle ne voulut jamais se laisser mener par Joseph, qui lui tirait maladroitement sur la bouche, et dont le contact paraissait lui être fort désagréable. Elle se cabrait et n'avancait pas.

L'heure du déjeuner approchait, et j'étais encore loin du Tertre ; je ne voulais pas laisser Joseph se démener seul avec un cheval, qui ne lui obéissait pas, je pris la Blanche en main, et je dis à son malencontreux cavalier :

« Quand vous arriverez au Tertre, vous prierez le cocher de reconduire cette jument, et vous aurez pendant ce temps-là soin de mon cheval. Vous lui



donneriez de l'avoine, et vous le ferez boire une demi-heure après. »

J'étais très-vexée d'arriver au Tertre, en tenant un cheval en main, et je le fus bien davantage, quand, entendant un hennissement joyeux, je me retournai et j'aperçus le poulain de la Blanche qui venait rejoindre sa mère. Guidé par l'amour filial, il avait suivi ses traces, aussitôt qu'il avait pu s'échapper.

La Blanche était une grande bête fatiguée, élanquée, maigre comme le cheval de l'Apocalypse; son poulain n'était pas plus joli qu'elle. J'entrai au Tertre entre la mère et le fils, contrariée, comme on l'est à vingt ans, de ces petites humiliations d'amour-propre. Plus tard elles glissent à la surface, et on se demande avec étonnement pourquoi ce qui nous serait si indifférent aujourd'hui, nous agitaient si fort hier.

Joseph, qui marchait vite, arriva peu de temps après moi, et pour ne pas avouer aux domestiques ce qui s'était passé, il imagina de leur dire :

« Madame est venue comme ça pour faire voir qu'elle est capable de conduire plusieurs chevaux. »

Ah ! si Joseph n'avait dit que cela au Tertre, combien j'aurais béni le ciel, mais après le déjeuner, sa figure blême apparut à la porte de la salle de billard, où maîtres et convives étaient rassemblés, et de sa voix nasillarde il accentua ces terribles paroles :

« Madame la comtesse m'avait dit de donner de l'avoine à son cheval, mais au château du Tertre, on ne donne pas d'avoine aux chevaux des étrangers ! »

Quand je repartis le soir, Joseph me suivait mélancoliquement à pied. Je marchai au pas tant que je fus en vue du château, puis je pensai que la nuit je ne rencontrerais personne dans les Landes, et que je ne manquerais pas au décorum en partant sans escorte. Je partis donc à toute vitesse, laissant Joseph derrière moi. Je ne me donnai même pas la peine de le prévenir, tant j'étais de méchante humeur contre lui, pour toutes les sottises qu'il avait faites pendant la journée.

Le pauvre garçon crut qu'il était de son devoir de me suivre quand même, et arriva à la maison en moins d'une heure, haletant et prêt à tomber. Il fallut le faire coucher et lui faire boire du vin chaud.

Je chargeai un jour Joseph d'aller inviter à dîner un jeune médecin qui demeurait dans ma paroisse, et de lui dire que c'était un dîner de famille. J'ajoutai en m'adressant à une de mes cousines : S'il croyait trouver du monde, il arriverait en habit noir et en cravate blanche.

Joseph ne trouva pas le jeune homme en question, et ne voulut pas perdre une occasion de faire voir qu'il savait écrire, il traça donc les mots suivants sur une de mes cartes, dont il s'était muni à cet effet.

« *Mosieu Hed man hait hin vithé avenir diz nez haut  
chat hout, sang zabi hait sang zérémony, ah sizer mon  
hin le kar.* »

Ce monsieur, auquel je n'avais jamais écrit, fut au premier instant fort surpris du style et de l'orthographe de l'invitation.

Les bévues de Joseph se multipliaient tellement,

que je pris le parti de le renvoyer. Il me témoigna un chagrin si profond, que j'en eus l'âme attendrie !

« Je suis bête, je le sais bien, dit-il, mais je n'ai que ce défaut-là. Je suis bon que je ne ferais pas de mal à une mouche; je ne suis pas paresseux, je ne bois jamais, madame trouvera un domestique qui aura plus d'esprit que moi, mais qui ne sera, bien sûr, pas meilleur pour les intentions, car je n'ai qu'un désir, c'est de contenter mes maîtres, et quand j'ai fait une bêtise, je n'en dors pas, tant ça me fait de chagrin de contrarier madame ! »

Joseph aurait chargé Berryer de le défendre, que le célèbre avocat n'aurait pas mieux réussi que lui à toucher mon cœur. Je dis à Joseph qu'il resterait. Il ne trouva pas une parole pour exprimer sa joie, il se précipita vers moi et embrassa mon panier à ouvrage.

Le lendemain il me dit :

« J'ai trouvé un moyen de rester avec madame, et de ne plus lui faire de peine. Je ne fais jamais de bêtises, j'en dis seulement, à ce qu'il paraît; Pierre va se marier, si j'étais cocher à sa place, je n'aurais plus besoin de parler, je soignerais mes chevaux sans rien dire. »

Le souvenir de ma promenade au Tertre ne m'encourageait pas à acquiescer à la demande de Joseph; mais il alla trouver son maître, et fit tant et si bien que de la maison il passa à l'écurie. Pierre lui montra à soigner et à panser les chevaux; il était exact et attentif, et s'en tirait bien. Il lui apprit aussi à se tenir à cheval et à mener la voiture. Nous devions ensuite, par l'exemple et la pratique, perfectionner cette dernière partie de son éducation.

Pierre, après l'avoir laissé atteler seul, lui dit un jour :

« Ça n'est pas bien, vois-tu, il faut un peu de chic pour arranger les harnais. »

Joseph alla chez un épicier lui demander du chic pour astiquer les harnais.

Je montais en voiture avec un de nos amis, excellent homme, mais très-susceptible; il voulut prendre les rênes pour m'épargner la peine de conduire les chevaux, que je ne confiais pas encore à Joseph. e le remerciai de son obligeance, il insista; alors Joseph crut qu'il était à propos d'intervenir.

« Ce n'est pas pour faire des façons que madame refuse, dit-il, c'est que Monsieur lui a bien recommandé de ne pas vous laisser conduire, rapport à ce que les chevaux sont malaisés, et rapport à ce que notre petite demoiselle va monter dans la voiture. »

Le monsieur, qui n'avait pas beaucoup d'esprit, ne m'a jamais pardonné l'aveu trop franc de Joseph.

En traversant un village, un pauvre corbeau vint se jeter en sautillant sous les pieds des chevaux. Joseph exerçait son talent naissant, il tenait les rênes, je commandai obstacle et il s'arrêta court. Le corbeau me jeta, je crois, un regard reconnaissant et entra dans une maison.

« Il est apprivoisé, c'est un corbeau domestique ! » dit une de mes amies.

Joseph, qui s'était remis en marche, s'arrêta de rechef et répondit :

« Faites excuse, madame, je connais les gens qui



habitent cette maison, ils ont élevé ce corbeau, mais il n'est pas leur domestique. »

Joseph nettoyait une fois sa voiture dans la cour d'une auberge. Un garçon de l'hôtel qui s'amusait à regarder les armoiries sur la portière, lut la devise et demanda à Joseph :

« Que veut dire *Juvat Pietas* ? »

— Cela veut dire en latin, répondit avec assurance Joseph, que la voiture appartient à M. le comte ! »

J'avais chargé Joseph de porter quatre perdrix à une vieille demoiselle de ma connaissance. Je savais qu'elle les aimait beaucoup, et je dis devant mon messager :

« Cette surprise lui fera plaisir ! »

Joseph s'introduisit clandestinement dans la chambre à coucher de ma vieille amie, et cacha les perdrix dans son armoire à linge. Je la revis peu après ; elle ne me dit pas un mot de mon envoi, mais elle me raconta plus tard qu'il était arrivé chez elle une chose étrange, qu'une odeur affreuse régnait dans sa chambre, et qu'elle allait faire démolir une cloison pour chercher des souris mortes, quand on avait trouvé au milieu de son linge quatre perdrix en décomposition dont aucun de ses domestiques n'avait pu expliquer la présence dans un pareil endroit.

Je fis appeler Joseph et je l'interrogeai.

« Certainement, dit-il, c'était moi qui les avais

mises là, et j'avais fait cela pour le mieux ; madame la comtesse avait dit que la surprise ferait plaisir à mademoiselle de la Meilleraye, et si j'avais été lui donner tout bêtement les perdrix, ça n'aurait pas été une surprise ! »

J'allais oublier deux traits de Joseph à ses débuts.

Un ami qui avait passé quelques jours chez moi, lui mit en partant dix francs dans la main. Il me les apporta en me disant :

« J'ai pensé qu'il me donnait ça pour payer sa dépense dans la maison. »

On ne put jamais lui apprendre à parler à la troisième personne. Il savait seulement quelques phrases toutes faites, comme les sait un perroquet. Un jour, il se retourna en me demandant :

« Où est-elle donc cette troisième personne à laquelle ils me disent tous de parler ? Je ne la vois pas ! nous sommes tout seuls ! »

La Providence me délivra de Joseph. Il lui vint un jour à l'esprit de se marier. Il me demanda si cela me faisait de la peine ? Je lui répondis que cela me faisait beaucoup plaisir ! Il est retourné dans son village, et comme il a été soldat, valet de chambre et cocher, il passe pour un homme très-instruit, il fait partie du conseil municipal, et raconte aux veillées du soir d'agréables récits sur ses services militaires et civils.

Comtesse de MIRABEAU.

## LA FERME AUX IFS

(SUITE.)

ÉLISABETH A LOUISE

Nancy, septembre 18..

**J**e ne t'ai pas écrit, chère sœur, durant ces trop courtes vacances, elles ont cependant duré deux mois, mais qu'elles ont passé vite ! J'ai retrouvé maman en assez bonne santé, mais elle est un peu maigrie, un peu fatiguée, et tu sais (ton cœur est le jumeau du mien) que la tendresse s'alarme promptement. Il ne faut qu'un pli au front, une nuance de pâleur aux joues, un accent moins animé pour que l'inquiétude nous gagne ; maman avoue qu'elle a un peu d'occupation, et par contre, de lassitude. Je le crois bien ! notre pauvre et bonne grand-mère ne quitte presque plus son fauteuil dans l'embrasure de la fenêtre ; ses jambes, jadis si obéissantes et dont elle a si peu ménagé les services, se montrent rebelles

aujourd'hui ; ses yeux, autrefois si perçants, s'affaiblissent ; elle se plaint qu'il y a comme un rideau entre elle et les objets extérieurs, et enfin, le dirai-je ? sa mémoire si bien meublée, qui nous rappelait si vivement les scènes du temps passé et nous faisait vivre en des jours où nous n'existions pas, cette bonne et sûre mémoire s'obscurcit aussi... surtout pour les choses présentes et récentes, et c'est notre mère qui supplée, pour sa mère, à la mémoire infidèle, aux yeux voilés, aux jambes appesanties. Elle va, elle vient, elle dirige, elle surveille, mais toujours sous l'impulsion de grand-mère ; maman lui demande des ordres ou des conseils pour les moindres choses. Elle règne avec un ministre. Mais que le pauvre ministre est fatigué lorsque arrive le soir ! il paye cher sa délicate soumission, et tu sais, Louise, qu'il ne se plaindra jamais et qu'il ira toujours ! Si j'étais à la Ferme, nous partagerions le fardeau... mais, hélas ! personne ne me dit : — Reste !

Notre oncle m'a cependant fait très-bon accueil



il ne paraît pas douter (une voix qui trouve le chemin de son esprit le lui aura persuadé) que je ne sois parfaitement heureuse à Nancy, et cet impérieux besoin d'affections et d'intimité, il ne semble pas même l'admettre. Ma tante m'a paru préoccupée, de sa santé peut-être, car elle est certainement souffrante : ce n'est pas la fatigue qui l'abat, la pâlit et entoure ses yeux d'un cercle bleuâtre; on n'a pas une plus douce existence que la sienne; elle ne s'occupe ni de la ferme, ni de la fabrication; elle vit dans son intérieur, servie à souhait, et s'amusant de sa petite fille, qui est comme une édition-diamant de sa mère — belle déjà, caressante pour ceux qu'elle aime, dédaigneuse pour ceux qui ne lui plaisent pas. Ma tante m'a complimentée sur mes succès en Lorraine : se moquait-elle? puis, elle a ajouté :

« Il ne faudrait pas cependant, ma chère, que tant de suffrages vous montassent à la tête et vous fissent illusion : vous avez refusé, je le sais, un mariage avantageux : s'en présentera-t-il d'autres? une fille pauvre ne doit pas être trop difficile.

— Une fille pauvre peut toujours rester fille, lui répondis-je assez sèchement; je ne désire pas me marier, ma tante, excepté pour me fixer auprès de ma mère.

— Ah! il y a une exception! qu'en pensez-vous, madame Chevalier?

— Je ne puis pas désapprouver ma fille, dit maman à son tour avec une fermeté douce. »

Ce mot termina l'escarmouche; ma mère me dit, quand nous fûmes seules, et tu reconnâtes là son indulgence accoutumée :

« Ma sœur Adrienne, qui a quitté père et mère pour suivre son mari, s'étonnait peut-être que tu ne l'imitasses point.

— Oui, répondis-je, chère maman, mais elle laissait cinq enfants auprès de ses parents, sa mère n'était point veuve, et M. Gabriel Noirmont n'était pas mon oncle Philippe! »

Que répondre à ces arguments? elle m'embrassa.

Du reste, j'ai peu vu ma tante; nous avons vécu à la Ferme, avec grand'mère, de notre vie d'autrefois, si douce quand on la partage, et peut-être si triste quand maman est seule à en porter le poids. Nous avons vu, comme de coutume, nos bons voisins, mais maman n'a pas accepté l'invitation annuelle des Marsault pour la Saint-Augustin. L'ouvrage pressait chez nous, la moisson n'était pas terminée, et nous ne pouvions abandonner nos ouvriers, qu'il faut à la fois soigner et surveiller. J'ai glané comme nous le faisons dans notre enfance; t'en souviens-tu, Louise? et j'ai porté mes glanes à la veuve Huguet, que tu as soignée dans sa grande maladie. J'ai dit que c'était de ta part, et j'avais ajouté en ton nom (ma fortune me le permet) une petite pièce aux bouquets d'épis. Elle était bien contente.

La moisson faite, grand'mère, qui a très-bonne mémoire pour ses vieux amis, a dit :

« Je veux donner un dîner, et il faut inviter madame Marsault et ses enfants.

Nous ne savons faire autre chose que lui obéir; donc, le dîner a eu lieu, il était nombreux, ma tante, mon oncle, tous nos voisins, et enfin, M. Jean et sa mère. Il était très-beau aussi, et les madeleines de Commercy, que j'avais apportées de Lorraine, ne gâtaient pas le dessert. Blanche vint picorer

les fruits et les gâteaux; elle était belle, parée et tout à fait aimable; elle fut particulièrement pour M. Jean, qui la retint longtemps sur ses genoux.

« Vous aimez les enfants? lui dit mon oncle.

— Passionnément, répondit-il.

— Il faut vous marier, mon cher ami.

— Je ne lui prêchais que cela, dit madame Marsault, mais je prêchais dans le désert.

— Eh! ma mère, s'écria M. Jean avec une expression que je trouvai triste, comment voulez-vous que je me marie? je n'ai ni fortune, ni position.

— On prend une femme riche, dit mon oncle; vous ne seriez pas refusé.

— Non, monsieur, je ne me vendrai pas : je veux épouser celle que j'aimerai et non celle qui m'enrichirait. Si je ne le puis, je mourrai garçon.

— Il le fera comme il le dit, c'est mon plus grand chagrin, le seul qu'il m'ait jamais donné, ajouta madame Marsault en se tournant vers ma mère qui ne répondit pas. »

Ils ont aussi leurs chagrins, et pourtant ils ne se quittent pas.

Tout est là pour moi, Louise, ne plus voir qu'en passant ma mère, ma famille, mes amis, mon pays, c'est une blessure qui saigne toujours au fond de l'âme. Me voici revenue à Nancy, et sans que je puisse me plaindre de personne, j'ai le cœur oppressé, j'ai envie de pleurer. Si nous étions ensemble, ou si tu étais auprès de maman je serais un peu soulagée. Et quand finira cet éternel exil? Veut-on que j'achève l'éducation de ces enfants? elles sont si jeunes encore! quelle longue et triste perspective! je vieillirai ici, et ma mère verra décliner ses ans et ses forces, sans que je sois auprès d'elle, sans que je la serve, sans que je la soigne! je la retrouverai, ma tâche finie, défaillante, brisée.... la retrouverai-je?

Je finis, Louise chérie, je n'ai que des idées noires; je ne veux pas te les communiquer. Sois heureuse, avec ton bon mari et tes enfants aimés, et pense à ta sœur, à ton amie dévouée,

ÉLISABETH.

CLOTILDE A ADRIENNE

Biarritz, octobre 18..

Ma chère Adrienne,

Un sermon, deux sermons, trois sermons, sous forme épistolaire, n'est-ce pas trop de sermons, et si je ne lisais ta signature, en toutes lettres, au bas de tes mandements, pourrais-je croire que c'est toi qui as pensé, qui as écrit tout cela? je ne veux pas me fâcher contre toi, mon ancienne amie, mais ne puis-je pas demander de quel droit tu me prêches ainsi? quel grand crime ai-je donc commis? quel scandale ai-je causé? mon mari se plaint-il? ma famille jette-t-elle les hauts cris pour que tu prennes un ton lugubre et que tu me prêches comme un enfant méchant? Voyons, ne nous fâchons pas, qu'ai-je fait qui ait pu mériter tant de courroux? j'ai, grande offense à la chambre des députés, dépassé mon budget; j'ai, je l'avoue, je le confesse, je le proclame, fait quelques dettes, mais sur qui donc ont-elles pesé? est-ce sur mon mari ou sur les siens? oh! non, mon cher père a réparé le dommage, sans même froncer le sourcil; il n'a eu qu'un tort, ce cher petit



père, c'est de n'avoir pas gardé mon secret, c'est d'avoir révélé à la famille de Didier, à Didier lui-même, un mal qu'ils ne devaient pas connaître, puisqu'ils ne pouvaient le réparer. J'ai dit, ma chère Adrienne; maintenant, reprenons notre conversation comme par le passé, et regardons les sermons comme non avenus.

Nous avons eu un délicieux été, aux bords du Rhin d'abord, puis à Bade, où nous avons séjourné six semaines. Un enchantement, ma chère! Voilà ce qui s'appelle vivre! et le jeu, quelle émotion! je ne te dirai pas, sage, prudente Adrienne, ce que coûte un pareil voyage; ton front de Minerve pâlirait, et pourtant, fatigués que nous étions de bals, de fêtes, de cavalcades, nous ne pouvions penser à retourner à Paris : Octobre est souvent si chaud et l'automne est si morne à Paris, on n'y voit que des étrangers, ce n'est pas la peine. Nous avons donc pris la France en écharpe, et nous voici au bord de l'Océan, à Biarritz, ayant échangé les bois contre les flots, et les paysages coquets et charmants de Bade contre ces grands rochers qui abritent, faute d'arbres, une foule si élégante. Ici encore, on se sent vivre, tout est brillant et magnifique, et je pense que Didier ne se plaint pas qu'avec moi on sèche d'ennui. Il est un peu triste toujours et partout, il faut donc le secouer; pourtant, j'aime son visage grave et mélancolique : il a l'air d'un héros de roman. Je n'ai jamais aimé, tu le sais, ni la grosse joie, ni les grandes barbes, ni les cigares, et, Dieu merci, Didier ne connaît rien de cela.

Nous serons à Paris aux premiers jours de novembre, écris-moi une lettre un peu gentille, je te répondrai aussitôt. Tu entendras parler de nos plaisirs cet hiver, et j'espère que tu viendras les partager; va, ne te fais pas vieille avant l'âge; ne te fais pas raide, pédante et sévère avant le temps des regrets et des sermons. Adieu, j'attends de tes nouvelles. Didier ne sait pas que je t'écris (il est en Espagne aujourd'hui) mais j'interprète ses sentiments, et je t'embrasse en son nom.

Ta sœur et amie,  
CLOTILDE.

MADAME CHEVALIER A ÉLISABETH

La Ferme-aux-Ifs, décembre 18...

Depuis bien longtemps je ne t'ai pas écrit, ma très-chère enfant, le loisir m'a absolument manqué. Nous sommes ici dans une cruelle inquiétude. Ta tante Adrienne, qui, depuis quelques mois, semblait un peu abattue est tombée malade et très-gravement : il se rencontre chez elle une complication de maux qui désespère les médecins et fait craindre une issue fatale. Madame d'Auvray est accourue et s'est dévouée nuit et jour auprès de sa fille, mais la maladie d'un de ses fils, le plus jeune, je crois, l'a rapelée à Paris; son pauvre cœur, partagé entre deux enfants, saignait : je lui ai promis de la remplacer. Philippe est dans un abattement affreux : que deviendrait-il, ce pauvre frère, si la mort lui enlevait une femme tant aimée?... Prions le bon Dieu pour elle, ma chère Elisabeth, elle est jeune, elle est heureuse, elle désire vivre : puisse le Seigneur lui accorder de longues années pour le servir!

Ne te fais pas d'inquiétudes sur mon compte, ma chère enfant, je me porte bien et je suis prudente; je sais que mes filles ont besoin de moi, et moi, je désire vivre pour les revoir. Je t'écirai un bulletin dans quelques jours. Prie beaucoup, prie sans cesse pour Adrienne, ne pense plus au passé : quelle est l'offense qui ne s'efface pas devant la souffrance et la mort? Adieu, chère Elisabeth.

Ta mère qui t'embrasse,  
B. CHEVALIER.

Ta bonne grand'mère se porte bien; on lui a appris la maladie d'Adrienne, et elle l'a oubliée. A quoi bon la lui rappeler? si elle perd sa belle-fille, elle le saura et elle l'oubliera... ô triste vieillesse! mais en Dieu, le juste se renouvellera, et Dieu fera en lui toutes choses nouvelles... Adieu, mon Elisabeth.

## V. — RÉCIT.

La nuit qui vient si vite en décembre était tombée depuis de longues heures; aucune étoile ne luisait dans le ciel gris dont les nuages immobiles et pesants promettaient de la neige pour le lendemain, aucune lumière non plus ne brillait dans la campagne, les feux étaient éteints comme si le couvre-feu du moyen âge eût sonné dans les tours et dans les clochers; seule à un premier étage, derrière les hautes branches d'une haie, épaisse et verte encore sous le souffle de l'hiver, une lumière tremblotait, voilée par d'épais rideaux, et si faible et si pâle, qu'elle était comme une inquiétude de plus au milieu de cette sombre nuit. Cette lueur était celle de la lampe de nuit d'Adrienne.

Son pâle rayon dissipait les ténèbres de la chambre et laissait entrevoir ce désordre qui accompagne toujours une longue, une dangereuse maladie. Des linges chauffaient devant le foyer doré; sur la cheminée, des fioles, méthodiquement rangées, remplaçaient les fleurs et les bronzes qui la paraient autrefois; dans l'air flottait un vague parfum d'éther; un bassin rempli de glace se cachait à demi sous la couverture de laine qui l'isolait; le balancier de la pendule était arrêté, une montre à secondes, placée sur une table, semblait dire que le temps n'avait plus d'heure pour celle qui souffrait derrière les rideaux, que le sablier secoué par la rude main de la mort, ne renfermait plus que quelques grains de poussière.

A côté du lit deux personnes étaient assises et gardaient un triste silence. L'une, était madame Chevalier, l'autre, Philippe Gerbert, qui, la tête dans les mains, semblait ne pas oser jeter un regard sur le visage pâle de sa femme; il était dans une de ces affreuses étapes de la vie, où les âmes viriles, abattues sans ressource, s'affaissaient sous le coup qui les frappe; mais ces instants suprêmes sont l'heure des femmes délicates et timides, la chambre de la maladie est leur champ d'honneur : c'est là qu'elles savent souffrir avec patience, c'est là qu'elles savent se dévouer avec héroïsme. A côté de son frère, presque fou de douleur, madame Chevalier veillait. Son œil intelligent et perspicace ne quittait pas Adrienne; elle aurait pu rendre compte au médecin, le lendemain, de toutes les transformations par lesquelles ce front mourant avait passé; tous les soins prescrits étaient rendus par elle sans effort, sans bruit, comme si des



pas de sylphe eussent erré autour du lit, comme si des mains de fée eussent servi la malade; celle-ci, plongée dans une espèce de torpeur, paraissait ne rien voir, et ne donnait signe de vie que par quelques plaintes inarticulées.

A chacune de ces plaintes, madame Chevalier se levait et cherchait un adoucissement, et ceux qui l'auraient vue, tendre, vigilante, inquiète, auraient pu se demander si Adrienne était sa fille... mais une mère eût été plus troublée par son amour même; elle, rien n'altérait sa sécurité compatissante, et rien cependant ne lassait son infatigable dévouement. C'était la quatrième nuit qu'elle passait ainsi, et chacun des jours, chacune des nuits avaient accru le danger, mais ce danger ne lui avait pas encore paru aussi redoutable qu'au moment où nous la retrouvons. Son frère sortit de sa prostration pour lui demander :

« Comment la trouves-tu ? »

— Pas bien, répondit-elle, et une larme de sympathie brilla dans ses yeux devant la douleur de Philippe.

— J'en mourrai ! s'écria-t-il ; ne plus la voir ! ne plus entendre sa voix... la maison vide... je ne pourrai jamais me soumettre !

— Calme-toi ! dit-elle en lui mettant la main sur l'épaule, songe à ta fille et prie Dieu ! n'est-il pas tout-puissant ?

— Oh ! s'il me la rendait ! »

Il ne put se contenir et sortit de la chambre, mais ses cris étouffés, ses sanglots déchirèrent le cœur de sa sœur. Un soupir d'Adrienne la rappela auprès du lit.

« Je souffre... qu'est-ce que j'ai donc ! » disait-elle...

Madame Chevalier la souleva doucement, humecta avec le jus d'une orange ses lèvres desséchées et arrangea ses longs cheveux noirs qui tombaient sur ses joues et sur son sein. Adrienne leva les yeux vers elle, mais sans la reconnaître et elle murmura :

« Maman ! c'est toi ! ne t'en vas pas toujours... où est Régine ?... embrasse-moi... »

La mère d'Élisabeth s'inclina et baisa son front en lui serrant la main :

« Mon Dieu ! dit-elle, faites qu'elle vive ! vous savez bien que je lui ai pardonné ! »

Mais les pronostics n'étaient pas favorables : l'agitation augmentait et les symptômes effrayants qui décèlent les fièvres typhoïdes se montraient tous à la fois.

« Heureusement, mes enfants ne sont pas ici, se dit madame Chevalier, je n'aurais peur que pour eux. »

La nuit s'écoula, le jour parut, une servante entra dans la chambre, elle avait l'air consterné, et elle appela, d'un signe, madame Chevalier.

« Qu'est-ce ? dit celle-ci. »

— Madame, Blanche a passé une bien mauvaise nuit, elle a un grand mal de gorge, et nous pensons qu'elle est très-malade.

— Il faut la faire voir au médecin, il va venir... pauvre enfant ! retournez auprès d'elle et ne dites rien à mon frère.

— Oh ! non ! madame, Le pauvre monsieur fait pitié ; il est dans le jardin, sous la neige, et nous l'entendons pleurer de la maison. »

Le médecin, à son arrivée, n'eut pas ces paroles d'espoir qui infusent la vie dans les âmes inquiètes. Il trouva l'enfant en danger, et la mère plus mal encore.

« Vous craignez ? lui demanda madame Chevalier.

— Beaucoup, je ne puis pas vous le dissimuler, beaucoup pour la petite fille, immensément pour madame votre sœur, et s'il ne se fait pas de réaction, d'ici à quelques heures, il faudra songer aux secours de la religion.

— Elle est sans connaissance ! s'écria madame Chevalier consternée.

— Et je crains bien qu'elle ne la reprenne pas : tout est malade chez elle, et l'enfant, qui a hérité de sa constitution délicate, est aussi en mauvais état.

— Que d'épreuves pour mon pauvre frère ! Suppliez-le, monsieur, de rester auprès de Blanche ; je n'ose aller auprès de cette pauvre petite dans la crainte de lui porter la fièvre, et mon frère, en présence de ce triste spectacle, de sa femme mourante, et mourant sans le voir, sans lui parler, à l'âme déchirée. Dites-lui que si Adienne savait ce qui se passe, elle lui ordonnerait de rester auprès de leur enfant.

— Je vous comprends, madame, lui dit le médecin avec respect, vous voulez pour vous seule le poste du danger, vous serez obéie, et j'espère que Dieu que vous priez si bien, vous gardera.

— J'ai fait une fièvre typhoïde, dit-elle doucement, mais non pas Philippe. »

Ils se quittèrent : Adrienne s'inquiétait et sa belle-sœur reprit ses soins que le médecin avait dirigés par des indications précises. D'heure en heure, une domestique venait lui donner des nouvelles de Blanche, et d'heure en heure le péril croissait, triomphant, avec audace, du dévouement et de la science : la mère et la fille, séparées par vingt-cinq années, avaient en ce moment le même âge : elles touchaient ensemble aux portes de la mort. L'enfant souffrait et avait gardé sa connaissance : elle appelait sa mère : Adrienne avait le délire : tout ce qui l'occupait d'ordinaire s'était effacé, si ce n'est quelques noms et quelques vagues souvenirs d'autrefois, qu'elle évoquait à mesure que leurs images confuses se pressaient dans son cerveau malade. Ses paroles rares, brèves, rapides, étaient entrecoupées de plaintes douloureuses : le sentiment de la souffrance survivait seul.

Le médecin revint à plusieurs reprises dans la journée, et, vers le soir, il rappela à madame Chevalier, qui ne les avait pas oubliées, ses paroles du matin.

« Je ne puis répondre de la nuit, dit-il ; faites avertir monsieur le curé. »

Elle obéit, et en passant devant la chambre de sa nièce, elle apprit que l'enfant était en proie à des convulsions affreuses. Elle revint dans la chambre d'Adrienne et se mit à genoux aux pieds de son lit, en suppliant le Père des Miséricordes d'être propice à sa pauvre créature. Les belles expressions des dernières prières lui revenant dans la mémoire ; elle disait tout bas en regardant Adrienne :

« Que Jésus-Christ se montre à vous avec un visage sage plein de douceur et d'allégresse, qu'il vous place au rang de ceux qui doivent toujours être » auprès de lui ! Que Jésus-Christ, qui a souffert



» pour vous, vous épargne tout supplice en l'autre monde, qu'il vous sauve de la peine éternelle, qu'il vous place dans son paradis, à sa droite, en compagnie de ses élus!... »

Elle priait et veillait pendant que le soir tombait sur la campagne, la neige descendait avec lenteur et couvrait les champs de son triste manteau; le prêtre, portant les saintes huiles sorti de l'église. Le sacristain le guidait à l'aide d'une lanterne; ils glissaient sans bruit comme des ombres, pendant que la cloche de l'église tintait lentement et que les gens pieux priaient pour l'âme qui se trouvait sur les confins de la vie et de la mort. Sans bruit, il arriva à la Ferme et passa près de la cuisine où la bonne grand-mère roulait son chapelet sans avoir nettement conscience de ce qui arrivait autour d'elle; Philippe ne le vit ni ne l'entendit, et il entra dans la chambre de la malade. Madame Chevalier y avait dressé, en hâte, un petit autel, où le crucifix s'élevait entre deux flambeaux: le prêtre déposa les saintes huiles à ses pieds, et s'approcha d'Adrienne. Elle ne se plaignait plus: une terreur profonde tenait enchaînés ses sens et ses facultés et l'on eût essayé en vain de la réveiller: le curé, à qui un long exercice du saint ministère, avait donné l'expérience des malades, vit combien le danger était imminent, et levant la main, il prononça, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, les paroles de l'absolution. Puis, faisant un signe à madame Chevalier il commença la cérémonie auguste et sévère des dernières onctions, par lesquelles l'Eglise prépare et purifie ses enfants, prêts à partir pour d'autres rivages. Tous les organes furent lavés et bénis, la tête qui à l'enfanté de coupables pensées, les yeux qui ont péché par de hardis regards, les oreilles qui ont reçu des paroles dangereuses, la bouche, instrument de tant de fautes, la poitrine où palpite un cœur que les passions ont agité, les mains qui ont vécu oisives ou qui se sont prêtées à de criminelles actions, les pieds qui ont couru dans les voies coupables, tout est lavé, tout est sanctifié, et ce corps qui doit ressusciter, avant que de passer par la destruction passagère du tombeau, est embelli et parfumé pour la nouvelle naissance qui l'attend. *O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon!* Mais cette cérémonie grande et consolante, qui semble triompher d'avance de la corruption du tombeau, laissait Adrienne insensible: elle semblait morte déjà pendant que l'huile et le baume coulaient sur son front, sur ses yeux et sur sa poitrine, mais au moment où le prêtre touchait ses mains, que madame Chevalier lui présentait, elle fit un mouvement,

et son regard, noyé dans le vide, reprit une expression vivante:

« Je vais mourir, dit-elle à voix basse, mais où est Blanche?..... »

Elle répéta deux fois ces mots et levant les yeux au ciel, elle appela d'une voix forte: — Blanche! Blanche! en se soulevant sur sa couche comme si elle eût voulu suivre un être qui lui apparaissait en haut.

« Je la vois! » dit-elle plus bas.

Ce mouvement étrange dura l'espace d'un éclair; elle retomba, ne parla plus, et la terrible stupeur qui la maîtrisait s'empara d'elle tout entière. Philippe entra dans la chambre, le désespoir sur le visage, et tombant sur ses genoux devant le lit, il y enfouit sa tête et y étouffa ses larmes. Le prêtre acheva les onctions.

« Blanche est morte! dit le malheureux père en relevant la tête.

— Je le pensais, répondit sa sœur, Adrienne, semble-t-il, en a été avertie. Oh! mon ami, prions votre heureuse enfant, prions-la pour sa mère!

— Si elle me restait, je pourrais encore être heureux. Pourtant, mon enfant, ma pauvre petite fille!.....

Madame Chevalier priait en silence:

« Blanche, disait-elle, innocente, heureuse enfant, vous êtes en présence de Dieu, suppliez-le de nous laisser votre mère! soyez notre protectrice, petite Blanche, priez au ciel pour ceux qui vous ont donné la vie! »

Et se relevant, elle alla vers son frère, et lui dit:

« J'ai confiance; monsieur le curé, priez avec nous. Quelque chose me dit, au fond de l'âme, depuis un moment, depuis que Blanche est au ciel, que nous pouvons espérer. »

Philippe secoua la tête en regardant sa femme, elle paraissait dans état désespéré, et pourtant, en dépit de ses yeux et de sa raison, une lueur d'espoir rentra dans son âme, tant est grand l'empire de la foi.

« Je ne la quitterai pas, dit-il à sa sœur, je prierai avec toi, et si elle guérit, nous irons remercier Dieu et la sainte Vierge à Bon-Secours, et je fais vœu de donner, tous les jours de ma vie, un pain à un pauvre. »

Le médecin entra en ce moment; il s'approcha du lit, tâta le pouls d'Adrienne, examina attentivement sa face livide, et dit tristement:

« Elle est au plus mal. »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)





## UNE SAISON AU BORD DE LA MER



peine arrivée dans ce bourg de Bretagne où je viens de passer une partie de la saison d'été, ma chère Elisabeth, j'em'empresse de te prouver que je n'ai pas oublié la recommandation qui s'est jointe à ton adieu : écris-moi souvent, bien souvent ! Ma marraine a été la première à me rappeler ma promesse. « Elisabeth est ton amie d'enfance, m'a-t-elle dit, c'est une jeune fille sage et sensée » et je ne puis qu'approuver votre correspondance. » Ne te sens-tu pas un peu flattée de ce compliment ? Pour moi, je me demande quand on pourra sincèrement me l'adresser. Le temps est un grand maître. Cette réflexion morale me rappelle qu'à ta haute raison il faut ajouter cinq ans d'expérience de plus que moi. Que cela te rende indulgente pour les mille folies qui pourront germer dans mon cerveau de dix-huit ans et ne m'épargne ni conseils, ni sermons. Les conseils seront toujours un peu suivis, les sermons seront lus avec plus ou moins de componction. Maintenant occupons-nous de notre voyage.

Il a été fort long. Le chemin de fer n'avance qu'un pied timide en Bretagne, et à Rennes nous avons pris la diligence. Chaque fois qu'un joli paysage, que des ruines d'aspect intéressant s'offraient à mes regards, je pensais : encore quelque chose à peindre à Babeth. Et puis ces impressions nouvelles chassaient ces fugitives impressions ; ce qui m'avait paru amusant ou digne d'attention me paraissait monotone et maussade ; ma marraine assure que cela arrive souvent ainsi. Cependant, je dois te l'apprendre, la Bretagne n'est pas du tout ce pays sauvage et pauvre dont nous nous faisons une si triste idée. J'ai traversé des plaines fertiles couvertes de riches moissons, et j'ai bien des fois ouvert de grands yeux devant des sites admirables. Et si tu voyais comme ils sont pieux ces Bretons ! Notre voyage s'est terminé un dimanche. Les chemins toutes les directions étaient remplis de paysans qui, vêtus de leurs plus beaux habits, se rendaient en foule aux offices divins. J'aurais voulu quitter la voiture ; les clairs et joyeux tintements de la cloche éveillaient en mon cœur je ne sais qu'elle émotion douce et confuse. Il me semblait qu'agenouillée dans ce temple rustique j'aurais ardemment prié et que ma prière fût montée droit au ciel. Je me laisse facilement aller, tu le sais, au sentiment que me fait éprouver toute scène de contentement et de paix. Te souviens-tu de nos visites à la maison de campagne de ma marraine ; de notre retour le soir ? Nous passions tout près de chaumières qui m'avaient paru bien tristes trois heures

auparavant. Maintenant la journée était finie, le foyer éteint s'allumait pour préparer le souper et la flamme jetait ses lueurs rougeâtres sur les meubles pauvres mais brillants, sur le visage hâlé, mais gai, des petits enfants. Et moi, toute ramassée dans mon manteau dans le fond du cabriolet, je glissais un regard d'envie par la porte entr'ouverte qui me laissait voir toutes ces choses. J'aurais voulu aller réchauffer mes doigts glacés à ce feu de bruyère, et prendre dans la marmite une de ces pommes de terre fumantes sur lesquelles soufflaient pour les refroidir, les petits mangeurs trop pressés.

Nous voilà bien loin de mon passage au milieu des populations de la Bretagne. En ma double qualité de chrétienne et d'ex-pensionnaire du Sacré-Cœur, j'éprouvais donc, ainsi que je te l'ai dit, une très-vive satisfaction et un violent désir de suivre les groupes joyeux qui passaient. Ma marraine qui semblait lire sur ma physionomie « Si la première ferme que nous rencontrons présente un coup d'œil agréable, a-t-elle dit, tu voudras être fermière ; si tu vois un beau domaine, une maison d'aspect riant tu désireras en devenir habitante. Fantaisies de jeunesse que tout cela et fantaisies qui me rappellent une petite aventure que je te prie d'écouter comme une leçon. Je garde la leçon pour moi, chère Babeth, mais je te raconte l'aventure.

C'est ma marraine qui parle.

« Il y a une vingtaine d'années je me trouvais à pareille époque chez une de mes amies qui habitait les environs de Rennes. Le lendemain de notre arrivée nous suivîmes en voiture une chasse en forêt. Sur la lisière d'un bois taillis fut dressé le couvert. Tout près s'élevait la plus jolie cabane d'argile qu'il fût possible de rencontrer. Je vois encore son toit rose et fleuri, son jardin où les fleurs se mêlaient aux légumes, sa cour fermée par une haie dans laquelle deux ou trois poules bigarrées se promenaient en coquetant.

« Tout cela, d'un côté doré par le soleil, de l'autre ombragé par les taillis. Chaque chose en ce monde a son moment gracieux, et ce jour-là fut un jour de triomphe pour la chaumière. Un poète de la société la mit dans les vers qu'il improvisa ; un jeune homme qui maniait agréablement le crayon fit, sur la prière de la reine de la fête, une esquisse dont la maisonnette se trouva l'ornement ; un vieillard sentimental, et très-complimenteur, me dit en la désignant du geste. « Ah ! mademoiselle, pour être le plus heureux des hommes, je souhaiterais cette chaumière et votre cœur. » Mais personne n'éprouva un plus sincère enthousiasme que mon amie la riche et noble châtelaine.



C'était une nature poétique et rêveuse qui s'éprenait un peu à tort et à raison de tout ce qui lui paraissait pittoresque et nouveau. En partant, son dernier regard fut pour la maisonnette. « Il y a je parie plus de bonheur là que sous bien des lambris somptueux, dit-elle, que n'y suis-je née et que ne puis-je y mourir. » Il faut l'avertir que malgré l'animation de la chasse et le charme d'une société nombreuse et choisie elle était dans ses jours d'idées noires, ce qui la rendait un peu plus capricieuse que d'habitude. Pendant la route on s'évertua à chercher où se trouvait le bonheur ici-bas, et nous arrivions au château, que personne n'avait encore émis une opinion que tout le monde partageait. A la grille une pauvre femme, chargée d'une besace encore vide, regardait d'un oeil à la fois curieux et triste la foule élégante qui se dirigeait vers la maison. Son air abattu, sa figure hâve excitèrent ma compassion. En passant près d'elle je lui mis une pièce de monnaie dans la main en lui demandant si elle n'habitait pas les environs et si elle ne comptait pas parmi les pauvres de la châtelaine. J'appris par sa réponse qu'elle demeurait dans le petit cottage de la forêt. « Nous autres pauvres gens, ajouta-t-elle, nous ne logeons guère que dans des maisons d'argile. Ah ! ceux qui ont un beau château comme celui-ci sont bien heureux ! » Ainsi la pauvre femme, à son tour envieuse, se laissait éblouir par tous les brillants avantages devenus, par l'habitude, indifférents à la grande dame réduite à chercher des éléments de bonheur dans une obscurité qui ne le donne pas toujours. A quoi bon désirer être ce qu'on n'est pas. Il est plus sage de s'en tenir à la position que Dieu nous a faite et qu'il ne tient qu'à nous d'améliorer.

L'histoire finie, ma marraine se laissa aller au sommeil. J'essayai de l'imiter, mais mon chapeau me gênait et il m'avait été défendu de l'ôter à cause de l'air vif de la mer qui commençait à se faire sentir. A force de bonne volonté je parvins à tomber dans une de ces somnolences qui ne sont pas sans charme, et j'abandonnai au hasard les nœuds extérieurs de mon chapeau que j'avais eu peur de froisser.

Ainsi finit notre voyage ; nous ne nous réveillâmes qu'à la voix du conducteur annonçant que nous étions arrivés. Nous descendîmes fatiguées, chiffonnées, les yeux rouges, le nez aussi, très-ridicules, je pense, du moins faisant triste figure, comme tous ceux qui ont passé une journée en voiture publique.

L'établissement, qui devient notre demeure pour deux mois, n'a rien de très-avenant. C'est un grand bâtiment noir et laid mais, admirablement situé pour les bains, puisque la mer vient en battre les murs. Pendant qu'on portait nos bagages dans notre appartement, ma marraine et l'économe sont entrées en conférence et moi, retirée à l'écart dans l'embrasement d'une fenêtre, j'ai regardé, plongée dans une sorte de stupeur admirative, cette sublime inconnue que j'avais si ardemment désiré connaître : la mer ! Un appel de ma marraine me tira brusquement de ma contemplation. Femme d'ordre par excellence, elle me réclamait pour l'emménagement. Je demandai grâce jusqu'au lendemain ; j'alléguai ma fatigue en l'exagérant. Ma marraine pour toute réponse se mit seule à l'œuvre. Honteuse de ma paresse je m'empressai de lui venir en aide. Maintenant je reconnais qu'elle a eu raison, les occupations longtemps remises sont sou-

vent mal faites, et notre chambre a pris tout de suite un aspect propre et rangé.

Il y a cette année une foule de baigneurs dont la grande partie se loge à Saint-Jean. Ma marraine en a demandé la liste, espérant y voir des noms de connaissance. Je ne sais pas le résultat de son examen car c'est au moment où il commençait que je me suis mise à l'écriture. Je désire vivement qu'il la satisfasse. Le dévouement qu'elle a montré en quittant immédiatement sa chère résidence pour m'accompagner à Saint-Jean, sitôt que les bains de mer m'ont été recommandés, m'attache encore plus fortement à cette vieille amie de ma famille, et je me suis empressée de choisir ce bourg de Bretagne qui, je le savais, se trouve dans le pays de ses souvenirs.

Le couvent, si calme à notre arrivée, s'anime. On dirait une vaste ruche ; ce ne sont que bourdonnements et frôlements dans les escaliers et dans les corridors. La cloche nous appelle au réfectoire. Je vais donc me trouver mêlée à ce monde qui s'abrite sous le même toit que moi. Seras-tu curieuse de le connaître, chère Beti ? je le pense, et je te promets une grande lettre pleine de détails, d'impressions, de descriptions, une page ôtée toute fraîche de ma mémoire enfin !

CHARLOTTE.

Franchement, ma chère Elisabeth, tu as bien fait de me persuader que mon caquet ne pouvait t'ennuyer. Il y a des choses qu'il faut que je dise ; je ne sais pas encore garder pour moi toute seule mes sentiments et mes impressions. Tu en es la confidente naturelle et ton absence me pèsera moins tant que je continuerai ces causeries intimes qui demeurent, même ici, mon passe-temps le plus aimé. Avec quel plaisir je m'assieds à la table que j'ai transformée en bureau ; je jette un coup d'œil satisfait sur les quelques livres que j'appelle ma bibliothèque ; je prends une grande feuille de papier, je regarde la mer par la fenêtre ouverte, puis le ciel comme pour y chercher d'heureuses inspirations. J'en trouve rarement et cela m'empêche pas ma plume de se mettre en marche pour fournir sa longue course. Je ne puis encore te parler des bains que je suis venue prendre et que je n'ai pas pris. Le temps est affreux, et ce qui est plus singulier, très-froid. Quelques baigneurs intrépides ont voulu affronter la pluie et le vent. Ils sont restés violets toute la journée après ce bain pris dans des circonstances aussi défavorables, et le soir, chacun d'eux a fait sa partie dans le concert d'éternuements qui a bruyamment proclamé parmi nous le règne du rhume de cerveau. Je profite pour t'écrire de ce caprice de la saison qui ne peut durer longtemps. Aujourd'hui l'air est devenu plus doux, il y a des nuages mais ils courent dans le ciel au lieu de s'appesantir sur nos têtes, les oiseaux chantent plus gaïement, et la mer, la belle et majestueuse mer, perd par degrés ses teintes sombres et son ton grondant. Demain le temps sera, assure-t-on, splendide, demain le couvent et la ville se jetteront à l'eau.

Nouvelle surprenante ! Adèle Desgrais est ici. Sa vue m'a d'autant plus surprise que je ne pouvais m'attendre à la rencontrer puisque son nom ne se trouvait pas sur les registres. Elle y avait été inscrite sous le nom de la tante qu'elle accompagne.



En la voyant entrer dans le réfectoire je n'ai pu retenir un cri mêlé d'étonnement et de joie, et j'ai couru vers elle. Elle m'a regardée et ce sourire un peu moqueur que nous lui connaissions a plissé ses lèvres. Le doute que je commençais à concevoir s'est évanoui par ce sourire. Je ne me trompais pas, c'était bien Adèle du Sacré-Cœur.

« Comment, me suis-je écriée, tu ne reconnais pas Charlotte ! »

Je croyais que mon nom serait un talisman, il n'a agi qu'à demi. Adèle m'a, il est vrai, salué et embrassée, mais avec une sorte d'étiquette froide qui m'a déçu. J'ai repris ma place à table en me promettant bien de ne plus lui faire d'avances.

Pendant le dîner j'ai affecté de ne pas trop la regarder. Je l'ai assez vue toutefois pour l'assurer qu'elle est toujours la même; ses traits sont aussi anguleux, sa taille aussi raide. Elle n'est pas jolie, mais elle ne manque pas d'une certaine distinction. C'est assez parler d'elle, parlons des autres. Les pensionnaires du couvent et les habitants des maisons à louer, pendant la saison des bains, peuvent être divisés en trois classes de personnes; celles qui sont vraiment malades, celles qui, comme moi, n'y viennent chercher qu'un raffermissement de leur santé; celles qui y accourent comme à une partie de plaisir.

Tout ce monde m'est encore parfaitement étranger, mais j'ai quelques voisins de table que je commence à connaître. A ma gauche, se place une femme âgée, vêtue de noir, dont l'air souverainement triste excite la compassion. C'est une veuve des environs qui amène à Saint-Jean sa fille unique gravement malade. Pour sa maladie de poitrine, dont le nom technique m'échappe, on lui a conseillé les bains de mer, et bien des gens s'en étonnent. Si elle avait été plus riche on lui eût conseillé les eaux. La vue de cette jeune fille, que je n'ai aperçue qu'une fois, m'a douloureusement émue. Elle est charmante mais qu'elle paraît faible! Quand elle est entrée hier à la chapelle chacun a cru voir une apparition. Elle s'est avancée lentement, appuyée sur le bras de sa mère, et j'ai eu de la peine à détacher mon regard de cette pâle figure dont l'expression est si douce et si calme. Une fois ses grands yeux bleus se sont tournés de mon côté. Je ne sais si elle a lu sur ma physionomie le vif intérêt qu'elle m'inspire, mais en sortant elle m'a de nouveau regardée. J'ose rarement demander de ses nouvelles à sa mère que chaque question de ce genre paraît alarmer, mais je m'estime heureuse de lui rendre mille petits services comme voisine de table.

A ma droite s'assied une femme très-élégamment, très-somptueusement mise, qui veut, je crois, paraître plus jeune qu'elle ne l'est. Elle affecte des airs enfantins, des poses de tête gracieuses, un regard candide. On l'appelle madame Dugallier. Nous avons échangé quelques paroles polies, ses prétentions à part, je la crois fort aimable. Près d'elle se place naturellement sa fille. Lucile ne marche pas comme tout le monde, ne regarde pas comme tout le monde, ne parle pas comme tout le monde ou plutôt elle ne fait rien de tout cela; elle minaude! Debout elle sautille, assise elle remue la tête comme un magot en porcelaine. Un éternel et faux sourire fait grimacer sa bouche, à moins que quelque pose nouvelle n'exige un air lan-

goureux. Sa toilette est d'une extravagance sans nom; on le voit, elle copie sa mère en l'exagérant. Pour elle, tout son l'extérieur est absurde, mais je la crois bonne, et elle est certainement bienveillante. Après le départ de madame de Larancy, ma voisine de gauche, elle a parlé de sa fille avec beaucoup de sensibilité, mais hélas! sa voix empruntée, le roulement de ses yeux, la contraction de ses traits, sont encore venus gâter l'expression de ses sentiments.

Adèle s'est permis mille fines railleries que la pauvre Lucile n'a pas comprises, et m'a souvent regardée espérant me mettre de moitié dans sa gaieté et ses sarcasmes; mais j'étais encore sous l'impression de son accueil, et d'ailleurs je n'aurais eu garde de me joindre à ces démonstrations inconvenantes.

Une jeune femme infirme, un vieillard perclus, des personnes de tout âge, avec un ou plusieurs membres de leur famille, se trouvent au second plan du tableau que j'ai essayé de l'esquisser et en forment le fond. Il n'y a ici qu'un seul homme de notre connaissance, M. Crozon, qui est à la fois le contemporain et l'ami de ma marraine. C'est un bon homme, que madame Dugallier et Adèle prennent pour point de mire quand elles veulent railler. Il ne s'en aperçoit pas, et frotte bénévolement du haut en bas son nez prodigieux. Quel nez mon Dieu!

Afin de ne pas fermer cette lettre au nez de ce pauvre monsieur Crozon, je la continuerai volontiers, mais on a frappé à notre porte et ma marraine répond : entrez. C'est Adèle. Vient-elle expliquer son étrange accueil ? je te le dirai demain.

CHARLOTTE.

Dans la visite que je t'ai annoncée, j'ai retrouvé l'Adèle d'autrefois. Elle s'est excusée avec beaucoup d'esprit et a mis sa froideur sur le compte de l'étonnement. J'ai feint de la croire et nous avons causé du passé. J'éprouve un charme infini à y revenir et j'ai rappelé à Adèle mille souvenirs pour elle éteints. Comment peut-on oublier les années de pension et celles dont la vie a été mêlée à la nôtre ? Je ne puis le comprendre, et là-dessus Adèle ne m'a pas paru avoir très-bonne mémoire. J'ai cru remarquer qu'elle essayait de changer un sujet de conversation qui lui semblait monotone; mais une fois lancée je ne sais plus m'arrêter, et je ne lui aurais pas fait grâce d'un bonbon mangé à l'étude, si l'heure du bain n'avait pas sonné.

« Nous allons nous revoir sur la grève, m'a dit Adèle en sortant, je te donnerai mille détails sur les baigneurs que je connais beaucoup mieux que toi. »

Elle m'a quittée et je me suis mise à ma toilette. Ma blouse et mon pantalon ont été vite passés, mais j'ai eu beaucoup de peine à m'orner la tête de l'un de ces affreux bonnets de toile cirée destinés à préserver les cheveux. Enfin j'ai consenti à ce que ma marraine m'en coiffât, et j'ai jeté un timide regard sur mon miroir. Je ne suis pas coquette mais il me rendait si laide que je me suis sentie humiliée à l'idée de paraître ainsi sur la grève. Dans mon indignation je l'ai ôté et jeté loin de moi. Alors a éclaté une petite discussion entre-nous.

« Moi. — Ma chère marraine je ne porterai jamais cet épouvantable bonnet.

— Elle. — Mais, mon enfant, il n'est pas laid je t'assure.



— *Moi.* — Affreux vous dis-je, je me mettraiis plutôt une cuvette sur la tête.

— *Elle.* — Je ne te savais pas aussi coquette, Charlotte. Ce bonnet ne laisse pas pénétrer l'eau, il est commode et sain, que veux-tu de plus ?

— *Moi.* — Qu'il soit moins ridicule. Cette rucho éclatante qui le borde élégamment me fait horreur. Je ne paraîtrai jamais la figure enserrée dans ce cadre de mauvais goût, rouge, bleu et vert. »

Ma marraine a pris ses ciseaux et me les a présentés.

J'ai décosu les embellissements et le bonnet a gagné en simplicité ce qu'il perdait en élégance. Je l'ai remis d'assez bon gré. Grâce aux bandeaux que j'avais laissés, ma coiffure n'avait plus rien de choquant, et mon chapeau de paille cachait en grande partie son dessous ciré. Ma marraine avait pris sa boîte à ouvrage, j'ai mis son pliant à mon bras et nous sommes descendues. Il faisait un temps magnifique et je marchais légèrement sur le sable, impatiente de rejoindre les baigneuses. Adèle qui m'avait aperçue accourut vers moi.

« Que dis-tu du coup d'œil, me dit-elle, n'est-ce pas que c'est drôle ? Malheureusement on s'habitue à ces étranges figures-là, et je ne te donne pas huit jours pour ne plus t'en amuser. Un moment qui reste toujours piquant c'est celui où l'on avance dans l'eau. En attendant que tous ces personnages se décident à y entrer causons. — Je n'ai pas besoin de te dire que cette dame à la figure maussade c'est ma tante avec laquelle je suis condamnée à vivre deux mois sous peine de me passer des bains de mer. Son amie du moment, c'est la mère de ces deux grandes filles aux longs pieds qui marchent comme des tambours-majors et qui vont, tout à l'heure, jeter des cris d'hippopotame. Voilà Lucile qui bondit vers elles. Comment trouves-tu son appareil de bain ? »

Je riais follement en regardant Lucile, qui, coiffée d'un bonnet à double rucho, sautillait vers la mer en tournant à droite et à gauche sa figure d'oiseau.

Adèle jouissait de ma gaieté, et après avoir salué madame Dugallier, qui suivait sa fille avec deux ou trois femmes portant comme elle un frais et élégant costume de bain, elle recommença ses observations en m'en faisant un pompeux éloge.

Elle a un merveilleux talent pour inventer des qualités aux personnes qui lui plaisent, malheureusement elle tombe dans une exagération qui détruit tout l'effet qu'elle croit produire.

Le spectacle de l'entrée dans la mer vint interrompre ses discours élogieux. Elle passa son bras sous le mien et nous courûmes au bord de l'eau. Toutes les baigneuses s'avançaient les unes par groupes, les autres seules. Les jeunes filles avaient presque toutes l'uniforme, mais les toilettes des femmes variaient. Celle-ci avait une vieille robe, celle-là un peignoir, l'une portait un châle sur sa robe, l'autre un camail. Bientôt le tumulte commença. Cris d'enfants, éclats de rire, avis jetés à haute voix, exclamations d'impatience, plaintes inarticulées, rien n'y manquait. Presque toutes les femmes jetaient un cri à chaque pas qu'elle faisaient et puis on riait et on criait de nouveau en avançant toujours. Les intrépides marchaient résolument jus-

qu'à ce qu'elles eussent de l'eau aux épaules, le plus grand nombre plongeait avec précaution.

« Tu vas cependant saluer ainsi, me dit Adèle qui riait.

— Non, répondis-je bravement, je ferai comme ces dames qui marchent si résolument au-devant des vagues.

— Ah ! vraiment, nous allons voir. »

Nous nous sommes mises à courir en nous élaboussant et en éclatant de rire, mais cela nous est bientôt devenu impossible et nous avons continué à grandes enjambées.

« Oh ! que la mer est bonne aujourd'hui, disait Adèle en y plongeant ses bras. »

Je ne répondais rien mais je frissonnais et je la trouvais, moi, bien froide. Bien des fois un cri, comme celui que poussaient mes voisines, vint à mes lèvres, je l'étouffai par amour-propre et je souffris sans rien dire.

Adèle continuait ses exclamations de plaisir et en se tournant vers moi elle parut fort surprise de me voir la face violette et contractée.

« Ah ! mais te voilà verte comme un chou, dit-elle, et tes dents font un agréable bruit de castagnettes. Avançons, avançons cela te passera quand tu seras tout entière dans l'eau. »

Je la suivis machinalement. Au froid que je ressentais se joignait une sorte d'appréhension que j'avais peine à surmonter. Tu ne connais pas la mer ma chère Babeth et tu ne peux comprendre l'étrange impression que j'éprouvais. Oh ! comme je me sentais faible au milieu de cette immensité, comme je trouvais redoutable cet élément auquel j'osais me livrer. Chaque fois qu'une vague s'avançait vers moi, et me soulevait comme l'algue qui dansait sur sa crête écumeuse, un frisson d'une mortelle frayeur m'entraînait le cœur et je tournais involontairement les yeux vers le rivage comme si je n'avais jamais dû le regagner. Adèle marchait toujours en répétant : avançons, avançons !

« Je n'irai pas plus loin aujourd'hui, dis-je résolument. »

Elle parut contrariée.

« Tu viendras, dit-elle, il faut que nous rejoignons ces dames et que je te présente. Allons plonge. Elle me saisit par la taille pour m'enfoncer dans l'eau. Je résistai faiblement, mes jambes fléchirent je tombai à genoux en jetant un cri perçant auquel un éclat de rire d'Adèle répondit. J'étais peu satisfaite de la plaisanterie mais je ne tardai pas à reconnaître qu'en définitive elle m'avait rendu service en m'obligeant un peu brusquement à prendre un bain complet et je ne lui en témoignai aucun mécontentement.

— Me voici très-bien, dis-je en allongeant mes bras sous l'eau transparente, ainsi agenouillée j'ai de l'eau jusqu'au cou, je ne bougerai plus.

— Au fait reste seule si cela te convient, répondit-elle avec un peu d'humeur, voici justement Laure qui arrive te tenir compagnie. »

Je me détournai. La jeune fille malade, dont je t'ai parlé, s'avançait dans l'eau, soutenue par sa mère. Un long peignoir de couleur sombre couvrait son corps frêle et un petit bonnet de mousseline enfermait ses épais cheveux blonds. Elle venait lentement et chaque pas semblait lui coûter un effort.

« Cette pauvre Laure est bien malade, dit Adèle



d'un ton que j'aurais voulu moins léger, c'est maladroit et cruel de l'avoir traînée ici. Ce ne sont pas les bains de mer qui la guériront.

— Sa mère suit en cela l'avis d'un médecin, lui dis-je, je veux comme elle espérer encore; ces deux femmes m'intéressent vivement!

— Laure est une bonne fille, continua Adèle distraitement. Entre elle et sa mère c'est toujours un combat de générosité. Trop faible pour se baigner seule elle craint de la fatiguer et ne consent que très-rarement à prendre des bains entiers. La mère de son côté veut toujours l'entraîner en avant.

— Et pourquoi l'une des baigneuses ne remplace-t-elle pas quelquefois sa mère, au moins quand cette dernière change de vêtement, demandai-je?

— Mais ma chère c'est une corvée dont personne n'est jaloux, répondit-elle froidement. Laure est excessivement affaiblie; quand le froid la saisit, ce n'est plus la conduire qu'il faut faire c'est la porter; tiens, regarde plutôt.

Cette phrase égoïste me révolta, mais tout occupée de Laure je n'y répondis pas sur le champ. Elle avait heurté du pied quelque rocher ou quelque gros galet sans doute car je la vis pencher en avant comme si elle allait tomber. Le cri mal étouffé que poussa sa mère arriva à mes oreilles. Je me relevai pour courir à elle, mais je m'arrêtai en voyant Laure se redresser et sourire à sa mère qu'elle avait failli entraîner dans sa chute.

« Vas-tu t'arrêter à compter les faux pas que fera Laure? me dit Adèle, allons viens.

— Comme j'espère bien que madame de Larancy ne refusera pas de me laisser la remplacer aujourd'hui, dis-je sérieusement, je vais le lui proposer.

— Elle pourrait bien ne pas accepter. Elle a souvent refusé de semblables propositions.

— Mais si elle devenait qu'on se chargeait tout simplement d'une corvée!

— Oh! je t'assure que Lucile se proposait de grand cœur. Il est vrai que chaque fois qu'elle s'est chargée de Laure elle l'a fait tomber par ses continuels soubresauts.

— Je te remercie de m'apprendre que Lucile a bon cœur, dis-je sans sourire, elle ne me paraît plus ridicule. »

Et sans attendre de réponse, je tournai le dos à Adèle et j'allai rejoindre madame de Larancy. Après l'avoir saluée je lui demandai instamment de me laisser conduire sa fille.

« Vous êtes trop bonne, mademoiselle, dit Laure en arrêtant sur moi un regard plein d'une affectueuse reconnaissance, et je vous remercie de votre obligeance, maman ne voudra pas donner à une autre la fatigue que je lui cause. »

Madame de Larancy la regarda d'un air de reproche et me remercia en alléguant les précautions que réclamait l'état de faiblesse de Laure.

« Je serai à vos ordres, madame, dis-je en insistant, je vous ramènerai votre fille au premier signal que vous donnerez; je suis forte et je serai attentive. »

Elles cédèrent à mes instances. Il fut convenu que madame de Larancy retournerait s'habiller et qu'elle agiterait son mouchoir quand le temps prescrit par le médecin, pour la durée du bain, serait écoulé.

1863. — TRENTE-TROISIÈME ANNÉE. — N° IX.

Laure prit mon bras et nous allâmes en avant. Comme je m'applaudissais d'avoir suivi les mouvements de mon cœur en sentant ma débile compagne s'appuyer sur moi et en entendant les gracieuses expressions de sa reconnaissance, j'étais heureuse de ma force et je la soutenais avec toute la sollicitude possible. Je le sens, elle m'est cent fois supérieure par les qualités du cœur et de l'esprit et cependant une irrésistible sympathie m'attire vers elle. Le signal convenu vint mettre fin à la conversation qui s'était engagée entre nous et je la ramenai doucement vers la grève.

« Maintenant vous me laisserez vous remplacer souvent, n'est-ce pas madame? dis-je à madame de Larancy, pendant qu'elle jetait un châle sur les épaules frissonnantes de Laure; demain j'attendrai mademoiselle.

— Ne m'appellez pas mademoiselle, dit Laure vivement, ou maman n'acceptera pas votre offre obligeante.

— Tu sais que tu ne dois pas ainsi resser moillée mon enfant, dit madame de Larancy, prends mon bras. »

Laure me tendit la main.

« Au revoir, Charlotte, » dit-elle en appuyant avec une charmante expression sur mon nom.

Elles s'éloignèrent et je rentrai dans l'eau. Bientôt le groupe au milieu auquel je distinguais Adèle se dirigea vers moi. Je saluai ces dames et j'entendis, avec une profonde surprise, Adèle qui parlait de l'envie que j'éprouvais de faire leur connaissance. Je la laissai dire et je répondis de mon mieux aux amabilités qui me furent dites. Madame Dugallier me complimenta et loua tour à tour, mes cheveux qu'elle ne voyait pas, ma taille ensevelie dans ma blouse de laine, mes yeux dont les paupières devaient être bien rouges, si j'en jugeais par le picotement très-cuisant que j'y ressentais. Tout cela en somme me parut fort gracieux et nous sortîmes ensemble du bain en nous promettant de nous revoir. Ce soir-là même Adèle m'entraîna chez madame Dugallier. Les hommes s'y trouvaient en majorité et ces dames avaient fait toilette. J'étais mal à l'aise dans ma robe de toile de Vichy et j'en voulais un peu à Adèle. Mon voyage est une dépense pour mon père et j'espérais n'avoir rien à lui demander, mais il le faudra bien; demain je lui écrirai. Cette soirée m'amusa, je ne sais trop pourquoi. La conversation me parut futile et insignifiante. M. Crozon et son grand nez y jouèrent un triste rôle. Le pauvre homme fut prié de chanter et il chanta... du nez. Ah! s'il m'était quelque chose comme cela changerait. Adèle m'avait demandée à ma marraine pour une demi-heure et je ne rentrai que pour me coucher. C'est pourquoi je n'ai pas revu Laure. Demain je la rencontrerai au sortir de la messe à laquelle nous assistons régulièrement tous les jours. Il y a ici quelques jeunes filles de sa connaissance avec lesquelles je me lierai, malgré l'air superbe avec lequel Adèle m'a déclaré qu'elle ne les voyait pas. Je la crois très-vaine et très-disposée à me faire augmenter le nombre de celles sur lesquelles elle paraît exercer un ascendant qui flatte son amour-propre. Mais comme je ne trouve point du tout en elle la femme supérieure que la simple Lucile Dugallier révère, je n'abdiquerai pour lui



plaire, ni ma raison, ni mes goûts, ni ma manière de penser.

CHARLOTTE.

Je suis maintenant établie au couvent de Saint-Jean comme si je l'habitais depuis longtemps, ma chère Elisabeth. Je connais la maison de la cave au grenier, et mes rapports avec quelques-unes des religieuses me procurent mille agréments dont Adèle se prive par ses préventions. Elle trouve ces dames d'une vulgarité désespérante, et avec elles elle prend des airs de princesse qui m'amuse un peu à ses dépens, ce qui ne laisse pas que de l'irriter très-fort.

Le temps est beau, constamment beau et nous prenons régulièrement des bains. Il y a des heures consacrées au repos, à la promenade, aux visites; il y a des sociétés et même des coteries. La compagnie que commande madame Dugalier, avec Adèle et Lucile pour aides de camp, est la plus bruyante et la plus élégante. J'en fais quelquefois partie, mais je n'en suis pas esclave. Ma marraine et deux ou trois femmes d'un certain âge et du meilleur monde forment le centre d'un second cercle. Laure et sa mère ne voient intimement que les personnes déjà connues par elles; une exception est faite en ma faveur.

La folle gaieté qui préside aux réunions de madame Dugalier m'entraîne. Quand je la vois passer élégante et parée au bras de l'un de ceux qui composent sa cour, j'éprouve le désir de me joindre à ce gracieux tourbillon. Je me laisse souvent aller et ce pendant, il y a quelque chose en moi qui murmure. Je ne puis me dissimuler que dans le cercle de la veuve coquette le bon ton ne règne pas toujours en souverain. Une heure passée près de Laure me repose et au fond me plaît davantage, mais je ne sais comment résister aux instances d'Adèle, aux gracieusetés de madame Dugalier. Le jour même où je promets solennellement à ma marraine de ne pas resserrer par des relations trop fréquentes une liaison qui ne lui plaît qu'à demi, il m'arrive de le passer presque entier avec mes amies mondaines qui, tout en me déplaçant, m'attirent.

A part quelques individualités qui ne s'occupent de personne et dont personne ne s'occupe, les pensionnaires du couvent et les habitants du bourg, pour une saison, se scindent en trois fractions. Si tu veux te les représenter au naturel, transporte-toi par la pensée dans notre appartement de réception. C'est le bon Dieu qui s'est chargé des décors; aussi comme il est beau et grandiose, notre salon, entouré de tous côtés par des tableaux peints de main de maître! Nous n'y tenons que très-peu de place malgré notre importance et nos crinolines, et l'espace s'étend devant nous à l'infini. Mais assez d'images, chère Beth: figure-toi notre belle grève à cinq heures de l'après-midi. Voici un groupe au milieu duquel pose une femme blonde, de taille moyenne, ayant beaucoup d'airs, de physionomie point. C'est madame Dugalier. Les hommes font une ceinture à ce groupe. On parle là de choses à la fois mondaines et futiles, on y est un peu romanesque, un peu médisant. Les hommes raillent, les femmes mordent. On s'occupe beaucoup d'une certaine littérature. Sur ce terrain les femmes parlent avec entraînement d'ouvrages que j'entends ailleurs qualifier de détestables. On parle souvent modes et là elles brillent. Madame Dugalier

aime les modes *ébouffantes*, originales, tapageuses, et tout est accepté par elle sur cette étiquette: nouveau. Les autres ont généralement fort bon goût, à part Lucile que sa mère habille comme une poupée servant à essayer les modes du jour. Le croirais-tu, ici, dans ce pauvre village Breton, on fait plusieurs toilettes par jour. Les amies de madame Dugalier, et madame Dugalier elle-même, passent plusieurs heures dans leur appartement pour s'y parer. Elles me trouvent par trop simplement mise. Ton père qui est riche, me dit Adèle, pourrait bien te donner de quoi te mettre convenablement. Où a-t-elle imaginé que mon père était riche? Pour mettre fin à ces obsessions, je lui dirai quelque jour deux vérités: la première que mon père n'est pas riche, la seconde que ma toilette est parfaitement convenable. Elle me fait toujours cette réflexion devant ces dames, ce qui entrave la liberté de ma réponse, j'en ai fini avec le cercle de madame Dugalier.

A une distance calculée à dessein se groupent... les respectables. Je ne trouve que ce mot pour caractériser ma marraine, ses connaissances, ses amies. Là, presque tous les fronts sont couverts de rides, presque tous les yeux s'abritent derrière des lunettes, presque tous les cheveux sont gris; c'est le rendez-vous des Mentors. La conversation est calme, lente, mais bien nourrie, elle passe paisiblement d'un sujet à un autre. Les mères de famille et les vieilles filles parlent ménage, bienfaisance, éducation. Les souvenirs y jouent un grand rôle, et là rendent parfois très-intéressante. Le prolongement de cette société est plus jeune, parlant plus gai. Laure, qu'elle se porte bien ou mal, y est rieuse, aimable, charmante. Les bains de mer d'ailleurs Pont beaucoup fortifiée. Ses joues pâles sont plus souvent roses, et sans la toux légère qui ne l'abandonne jamais entièrement, je croirais à sa guérison. Ta place serait dans ce prolongement ma chère Elisabeth. Les jeunes femmes et les jeunes filles y sont aimables sans prétention, gaies sans affectation, sérieuses sans pédantisme. Chacun parle non pour faire de l'esprit ou pour produire de l'effet, mais pour dire tout simplement sa pensée.

CHARLOTTE.

Je t'ai quittée un peu brusquement avant-hier ma chère Babeth. Adèle me tourmentait et ne m'a laissé ni paix, ni trêve jusqu'à ce que je fusse toute entière à elle. Elle est fort affairée, fort intriguée. Il y a deux jours, deux mystérieux étrangers, une femme aux cheveux blancs et un jeune homme sont arrivés à Saint-Jean. Ils ne logent pas au couvent et habitent une cabane de pêcheurs dont j'aperçois d'ici le toit de chaume au-dessus de la falaise. On ne sait pas bien encore leur nom, mais ceux qui les ont vus ont été frappés de l'air majestueux de la mère, de la physionomie morne et sombre du fils. Adèle les a entrevus et elle en est très-fière, car il circule mille bruits sur ces deux personnages. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne sont pas comme les autres, assure-t-elle; le jeune homme a un air profondément mélancolique qui n'est pas naturel; c'est un brun au teint pâle, un vrai beau ténébreux. Madame Dugalier et elles voguent à pleines voiles dans l'absurde à propos de ces inconnus. Elles ne se baigneront pas aujourd'hui parce qu'elles espèrent les rencontrer. Le hasard leur a appris qu'à l'heure où tous les



baigneurs se rendent sur la grève, ils gagnent les champs par un petit sentier qui longe le jardin du couvent. Adèle m'engage d'une manière pressante à profiter de l'occasion. Manquer un bain par ce chaud soleil me coûte, mais la curiosité est contagieuse. Les suppositions d'Adèle me font sourire et voilà que je me sens aussi une violente envie de voir les sauvages habitants de la cabane. Décidément je reste. Je te raconterai demain ma promenade.

CHARLOTTE.

Je ne sais comment expliquer mon silence, ma chère amie, j'ai beau chercher un prétexte, je ne puis en trouver. Je n'ai pas voyagé, je n'ai pas été malade, aucun incident extraordinaire n'est venu rompre la monotonie de mon existence ici, et cependant je n'ai pas trouvé le temps de l'écrire. Les vraies coupables sont madame Dugallier et Adèle auxquelles je suis devenue indispensable. Madame Dugallier est une bien aimable femme et je dois aujourd'hui convenir que j'ai jugé Adèle trop sévèrement. Maintenant que notre connaissance devient de jour en jour plus intime, je reviens sans honte sur les jugements que j'ai prématurément portés. Nous passons toutes nos journées ensemble, et si ma marraine pouvait se défaire des injustes préventions qu'on lui a fait concevoir sur ces dames, rien ne manquerait à l'agrément de ma vie ici. Malheureusement ses préventions, loin de diminuer, augmentent d'une manière sensible. Je ne reconnais plus sa bonté et son indulgence ordinaires. Elle s'éloigne systématiquement de madame Dugallier, ne répond à aucune de ces avances et me témoigne ouvertement le déplaisir qu'elle éprouve en voyant ma liaison avec elle prendre un tel caractère d'intimité. Adèle qui est en hostilité permanente avec sa tante me prêche la révolte. Mon affection et mon respect pour ma vieille amie me retiennent, mais, je ne puis consentir à épouser aveuglément toutes ses opinions. J'ai dix-huit ans et assez de raison pour choisir mes amies. Ce n'est pas sans regret que je vois régner entre nous cette contrainte pénible, mais est-il raisonnable que je cède à toutes ses exigences ? Ma marraine aime peu le monde et le luxe, goût naturel chez une vieille personne. Je trouve d'autres idées chez ces dames, et si ma marraine les entendait parler des feuilletons qu'elles lisent, les cheveux lui dresseraient sur la tête. Adèle et Lucile me semblent un peu jeunes pour se lancer ainsi sans guide dans ce genre de littérature et leur esprit s'en ressent un peu. Adèle ne rêve que cachemires, que diamants, que voitures, elle raconte de sang-froid mille extravagances réjouissantes. Lucile appelle de tous ses vœux une aventure bien étrange, une catastrophe, une émotion, elle s'identifie avec les héroïnes qui lui passent sous les yeux : ce qu'elles ont pensé, elle le pense, ce qu'elles ont aimé, elle l'aime.

Quant à moi, chère Babeth, je n'ai pas encore osé produire devant ma marraine un livre qu'Adèle m'a en quelque sorte forcée à prendre. Je l'ai reçu en cachette, je le lirai en cachette et vite, car il me brûle du fond du tiroir où je l'ai enfoui. Adèle rit très-haut de mes scrupules ; cela n'empêche pas mon action d'être mauvaise. Elle me donne parfois de tristes conseils et je suis souvent faible. Le chiffre de mes dépenses s'alourdit, et si je l'en croyais j'achèterais

sans compter. Ma marraine croit que mon argent de poche suffit à l'achat de tout ce qui m'est nécessaire. La quiétude dans laquelle elle vit à cet égard retarde mes vœux. J'ai là deux mémoires que je n'ose lui présenter. Adèle me parle toujours de la grande fortune de mon père et comme, au fait, je ne la connais pas bien moi-même, je la laisse dire. Je ne veux pas être mal mise, et quelques chiffons élégants ne sauraient me ruiner. J'ai encore mille choses intéressantes et très-intimes à te confier, mais ma marraine qui vient d'entrer me demande quelques instants d'entretien. C'est bien solennel. Je la regarde en dessous, son air est sérieux, presque triste, elle tricole en attendant que j'aie fini. Mon Dieu que peut-elle avoir à me dire et pourquoi mon cœur bat-il si fort ? Aurait-elle découvert le volume défendu ? Le marchand lui aurait-il envoyé la note de ce que je lui dois ? Dans ce cas je suis perdue. Oh ! je voudrais cette explication finie car je me sens bien coupable. J'aurais dû écouter les reproches de ma conscience et ne pas me laisser entraîner. Encore si Adèle était ici elle m'aiderait à me défendre. Adieu, chère Babeth, plains-moi de ne pas avoir trente ans, ce qui me donnerait un peu, je pense, la sagesse et le droit de me conduire moi-même.

CHARLOTTE.

Je suis émue, irritée, désolée. Je m'applaudis d'avoir été ferme, mais mon cœur saigne quand je pense à la douleur qui s'est peinte sur les traits de ma marraine. Ah ! j'aurais voulu pouvoir lui accorder ce qu'elle venait me demander, mais c'est impossible, impossible ! De méchantes langues ont noirci à ses yeux madame Dugallier. Une prétendue amie, dans le charitable but de briser une liaison qu'elle regarde comme très-dangereuse, a raconté ce qu'elle appelle des vérités et ce que j'appelle, moi, des mensonges. Selon elle madame Dugallier n'est pas digne d'estime. Elle a causé par ses extravagances la mort de son mari qu'elle avait préalablement abandonné ; très-jeune elle a désolé sa famille par des légèretés impardonnables, maintenant elle compromet l'avenir de sa fille par son amour du luxe. Enfin, que sais-je, moi, j'en passe et des plus fortes. Ma marraine a cru tout cela et elle venait me conjurer de renoncer à cette société compromettante. Quand j'ai vu des larmes rouler dans ses yeux, j'ai été ébranlée, mais son dernier argument, celui qu'elle avait réservé pour la fin avec intention, m'a replongée dans mes résistances. Non contente de rappeler le passé, l'amie a signalé le présent. On blâme hautement les relations qu'elle entretient avec les habitants de la cabane. Or, ceci est une pure calomnie, car je te le dirai à toi, ma chère Babeth, c'est pour moi que cette noble femme s'expose à toutes ces détestables suppositions. M. Gaston, il s'appelle Gaston, est son neveu. Obligé de se cacher pour un motif secret, mais qui n'a, j'en suis sûre, rien que d'honorable, il est venu ici conduit par sa mère. Ils ne veulent voir que madame Dugallier ; je me suis trouvée chez elle lors de leurs visites et j'ai été de sa part, je ne puis me le dissimuler, l'objet d'une attention sérieuse et profonde. Madame Dugallier qui s'en est aperçue a questionné sa mère. Elle lui a déclaré que son intention était de me demander à mon père si je ne m'y opposais pas. J'ai ajourné ma



réponse et demandé huit jours de réflexion. Ce n'est pas trop pour décider de sa destinée. J'en parlerai aujourd'hui à ma marraine non sans craindre, car il suffit que madame Dugallier se soit mêlée de cette affaire pour qu'elle se montre déflante. Tu as maintenant mon secret, chère Elisabeth, sois indulgente et discrète.

CHARLOTTE.

Mes lettres, ma chère Elisabeth, t'arrivent ordinairement le soir n'est-ce pas? Je t'en supplie, cherche celle que tu as dû recevoir hier et expose-la sur-le-champ à la flamme de ta bougie afin qu'elle soit complètement anéantie. J'étais folle, folle à lier quand je l'écrivais et quand je pense à toutes les extravagances qu'elle renferme, je me sens rougir jusqu'au front. Je serais cruellement humiliée si je savais qu'il existe des preuves écrites de ma sottise. Le mot est fort : je ne l'efface pas. Je ne puis concevoir quel démon m'avait inspiré ces idées exaltées et fausses, ces velléités d'indépendance, ces sentiments factices. Oh ! ma raison de dix-huit ans a fait bien des fois amende honorable ! Depuis la scène qui m'a révélé les menées d'amies perfides et l'imprudence de ma conduite, je fais de continuel *mea culpa*. Tu dois être curieuse de connaître ce qui s'est passé et je vais tout te dire.

Figure-toi qu'hier matin au moment où..... mais j'aperçois ma marraine ; elle est seule enfin et je vais pouvoir lui demander pardon de mon ingratitude. Je reconnais hautement qu'elle a plus de bon sens dans son petit doigt que moi dans toute ma personne, et que j'agissais follement en dédaignant les conseils de son expérience. J'entends son pas dans l'escalier. A demain les confidences.

CHARLOTTE.

Nous sommes réconciliées, chère Elisabeth et je me suis remise volontairement et de grand cœur sous son joug si doux et si léger. Se gouverner soi-même est vraiment chose plus difficile qu'on ne pense, et grâce à ma présomptueuse confiance, il s'en est peu fallu que je ne sois tombée dans le premier piège qui m'ait été tendu. Pour que mon explication ne pêche pas par défaut de clarté, il faut que je remonte aux jours où, sous l'empire de mon cauchemar romanesque, je voyageais dans l'impossible, à la remorque de madame Dugallier et d'Adèle. Entre elles il n'était plus question que de mon mariage regardé comme une chose faite. Elles s'occupaient de la corbeille et y entassaient des choses splendides ; mon père — qui a une si belle fortune — devait se montrer généreux. Je les écoutais vaguement, les yeux sur les étoiles et poursuivant mes rêves commencés auxquels la sensible Lucile s'associait par habitude. Du consentement de mon père, du passé, de la position de fortune, des principes de M. Pontdaniel — c'était le nom du bel inconnu — il n'en était vraiment pas question. Cependant le terme que j'avais moi-même assigné pour une réponse définitive appro-

chait. Le matin de ce grand jour, je me sentais inquiète, tourmentée, je voulais prier et mille pensées contradictoires empêchaient tout recueillement, et tendaient outre mesure mon pauvre esprit. En entrant dans le réfectoire, j'appris que madame Dugallier et Adèle se faisaient servir dans leur chambre. Cela me contraria, car j'avais besoin de forces pour la confiance que je m'étais promise de faire à ma marraine et laissée à moi-même je me sentais faible.

» Que de vides, ce matin, remarqua une de ces dames en regardant les places non occupées : madame Dugallier, mademoiselle Adèle, monsieur Crozon, madame de Genelly.....

— Pardon, j'arrive, dit la voix de madame de Genelly.....

Elle entra en effet. Cette très-gracieuse femme, la plus tard venue parmi nous, tenait une lettre à la main.

« Voyons mesdemoiselles, ajouta-t-elle, laquelle de vous est assez heureuse pour posséder vingt mille francs de rente ? »

A cette étrange question nous nous sommes regardées avec surprise.

« Eh bien ! a-t-elle repris d'un air enjoué, personne ne répond. Est-ce qu'aucune de vous n'habite Angers ? »

Toutes les têtes se balancèrent de droite à gauche en signe négatif.

Madame de Genelly a souri.

« J'en étais sûre, dit-elle, et on assure qu'il y a parmi vous une riche héritière en l'honneur de laquelle M. Gaston Pontdaniel a joué son rôle d'homme persécuté et de personnage mystérieux. »

Je me sentis devenir très-pâle, cette conversation prenait une tournure des plus singulières et des plus alarmantes. Mais la curiosité des femmes était excitée, elles pressèrent madame de Genelly de s'expliquer.

Cherchant un instant des yeux sur le papier qu'elle conservait déplié entre ses doigts, elle lut :

« Personne ici ne savait ce qu'étaient devenus madame Pontdaniel et son fils. J'apprends qu'ils habitent Saint-Jean depuis six semaines. M. Gaston s'y est d'abord réfugié pour échapper à la poursuite de ses créanciers ; il y reste dans l'espoir de rétablir par un riche mariage sa fortune follement dissipée. Parmi les baigneuses se trouve, il paraît, la fille d'un opulent banquier d'Angers. Grâce à une de ses parentes, M. Gaston a pu la voir, et ses manœuvres jointes à celles de cette femme intrigante ont si bien réussi qu'il annonce son mariage. Je plains l'imprudente jeune fille ; si tu la connais, si elle mérite quelque intérêt et s'il en est temps encore, avertis sa famille, car il serait triste qu'elle tombât dans ce guet-apens. Tu lui épargneras peut-être par un avis charitable l'amer regret d'avoir lié sa destinée à un homme qu'aucune mère sage n'accepterait pour gendre. »

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(La fin au prochain Numéro.)





## MARGUERITE



Dès le matin, Marguerite,  
Aux lieux où Dieu seul habite,  
Portant ton esprit rêveur,  
Le front penché sur la fleur,  
Oh ! dis-moi quelle parole  
Tu verses dans sa corolle ?  
— Je lui dis : Céleste don,  
Blanche étoile du sillon,  
O belle silencieuse !  
Vers Dieu monte ton odeur ;  
Mais je suis bien plus heureuse :  
Je peux lui donner mon cœur.

Et que dis-tu, Marguerite,  
Au doux ruisseau qui t'invite  
A l'asseoir près de ses bords,  
Où tu rêves et t'endors ?  
— Je lui dis : Ruban d'eau pure,  
Voix qui chante et qui murmure,  
Chaque rayon matinal  
Peint sur ton sein de cristal  
Buisson, roseau, scabieuse,  
Vert saule, insectes errants ;  
Mais je suis bien plus heureuse :  
Car si tu vois, je comprends !

Et que dis-tu, Marguerite,  
A l'oiseau qui va si vite  
Du village au marronnier  
Et de la rive au sentier ?  
— Je lui dis : Ami fidèle  
De l'homme et des fleurs, ton aile  
En tous lieux suis tes désirs ;  
Ton langage est sans soupirs ;  
Dans ta coupe savoureuse  
Tu n'as pas trouvé de fiel ;  
Mais je serai plus heureuse :  
Tu ne vas pas jusqu'au ciel !

MARIE-JENNA (1).

---

(1) *Élévations poétiques et religieuses*, chez Adrien Le  
Clère, 29, rue Cassette.





# REVUE MUSICALE

## BEETHOVEN



A biographie d'un homme qui n'a que du talent est une chose d'actualité. A l'heure où le public est sous l'influence d'un nom, tout ce qui se rattache à l'objet de sa préoccupation a de l'attrait. La vague passe, l'enthousiasme s'éteint, le nom s'oublie; telle est ordinairement la marche de ces petits événements qui font grand bruit. Il n'en est pas de même de la biographie des véritables grands hommes dont l'histoire nous intéresse jusque dans ses moindres détails.

Un musicien qui ignorerait la vie de Beethoven, de Mozart, de Weber, de Meyerbeer et de Rossini, serait comme un politique qui ne connaîtrait Louis XI, Machiavel, Richelieu, Talleyrand, que par leurs actes publics. Ne remontant jamais de l'effet à la cause, ils ne se rendraient pas compte de l'influence qu'exercent l'esprit et le cœur sur les actions humaines, de même qu'ils ne sauraient faire la part des circonstances qui déterminent si souvent la manifestation des volontés puissantes. Il nous semble donc que la biographie des grands artistes est une des nécessités de l'instruction musicale, et que même pour les personnes qui ne s'occupent pas d'art, elle peut devenir une étude d'autant plus intéressante, que, prenant la vérité pour point d'appui, elle nous éclaire et nous édifie sur les grandes intelligences qu'il faut savoir apprécier. On ne peut esquisser en quelques lignes l'histoire d'un homme de l'importance de Beethoven, et, comme en ce moment les théâtres et les concerts font l'école buissonnière, nous profiterons de ce temps d'arrêt pour approfondir avec nos jeunes lectrices la vie, le caractère et les œuvres du maître allemand. Cette étude, que M. Edouard de Pompery, l'éminent écrivain, a complétée par de patientes et consciencieuses recherches, contiendra trois articles qui seront publiés de mois en mois.

Né à Bonn en 1770, d'une famille de musiciens pauvres, Beethoven reçut ses premières leçons de musique de son père, qui ne lui ménagea pas les corrections. Il reçut ensuite les conseils de Van der Eden, compositeur distingué, et ceux de Neefe, avec lequel il partagea l'emploi d'organiste de la cour, quoiqu'il ne fût âgé alors que de quinze ans. Le premier protecteur de Beethoven fut le comte

de Wadstein, qui le secourut avec toute la délicatesse des cœurs vraiment généreux.

Le maître lui a dédié, en 1806, la sonate op. 53. On ne peut passer sous silence l'accueil sympathique et l'appui moral que trouva Beethoven au sein de la famille de Breuning. Il appelle quelque part madame et mademoiselle de Breuning ses anges gardiens. Il avait fait en 1787 un premier voyage à Vienne, où Mozart, l'entendant improviser, dit ces paroles prophétiques : « Il fera beaucoup parler de lui dans le monde. » Il y retourna en 1792, n'ayant pour toute fortune que son modeste traitement d'organiste *in partibus*, et sa destinée l'y fixa pour toujours.

Beethoven était de petite taille, mais d'une constitution robuste. Une organisation essentiellement nerveuse rendait ses mouvements brusques et saccadés. De là, une maladresse et une gaucherie caractéristiques. Sa tête était forte et son vaste front apparaissait couronné d'une épaisse chevelure blonde dont il prenait peu de soin. Son regard était puissant, concentré, pénétrant; lorsque la méditation ou l'inspiration prenait possession de lui, son visage s'illuminait d'une indicible expression de force, de noblesse et de ravissement. On l'a vu peu sourire, mais chez lui le sourire pouvait se comparer, selon l'expression de M. Lenz, l'un de ses biographes, à une douce lumière éclairant les abîmes de la pensée.

Au-dessus de la table de travail de Beethoven, se trouvait un petit cadre où on lisait ces lignes, écrites de la main du grand compositeur :

*Je suis tout ce qui est là.*

*Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui sera : aucun mortel n'a soulevé le voile qui me couvre.*

*Il est unique de lui-même, et toutes choses lui doivent l'existence.*

Il serait difficile de donner une explication plus religieuse et plus élevée de la divinité créatrice. Ce petit cadre le suivait partout. On comprend l'influence de ces saines idées sur le génie sobre, majestueux et profond du grand compositeur. Lorsque revenait le printemps, Beethoven éprouvait l'invincible besoin de se retirer à la campagne. La vie des villes le fatiguait, il s'irritait de toute chose, ce qui souvent le rendit malheureux et incapable de travail. Il ne pouvait s'astreindre à aucune obligation; donner une leçon, dîner en ville, c'était pour lui un supplice. Il craignait d'être obligé de refouler l'inspiration, ce tyran aux ailes de feu qui veut être obéi partout et toujours. On conçoit que celui qui devait enfanter les œuvres colossales que nous



admirons aujourd'hui, ne pouvait être un professeur régulier comme une horloge, un convive exact, un travailleur ordonné et minutieux, un homme du monde parfaitement convenable, ou un administrateur habile. Sans doute cela fut très-fâcheux et lui occasionna bon nombre d'accusations, mais il faut bien pardonner quelque chose à l'auteur des *Symphonies* et de *Fidelio*.

Beethoven lisait habituellement les classiques grecs, Platon, Aristote l'*Odyssée* d'Homère, les *Grands Hommes* de Plutarque. Puis Shakespeare, Schiller, Goëthe, et le livre de Sturm : les *Œuvres de Dieu considérées dans la nature*. En musique, sa plus grande admiration fut pour Haëndel, Bach, Haydn, Mozart ; la *Flûte enchantée* était, à ses yeux, le type de la perfection. Il estimait la méthode de Clementi, et signalait aussi les études de Cramer comme la base d'une instruction musicale solide et nécessaire.

Beethoven n'acceptait qu'avec peine les occupations si souvent ingrates du professorat. Il se plaisait à improviser sur le piano ou le violon, au crépuscule, heure indécise où flottent la lumière et l'ombre. Ceux qui l'ont entendu dans ces moments ont assuré n'avoir jamais rien connu de comparable à ce jeu plein de puissance, de douceur et de sentiment.

Dans une société intime, Beethoven était expansif, spirituel et charmant causeur. Dans le monde, il se tenait silencieux et réservé.

Avant de nous entretenir des œuvres de l'illustre maître, il faut que nous fassions connaître la plus grande calamité de sa vie. Ce fut la surdité incurable qui le frappa dès l'âge de 27 ans. Les progrès en furent toujours croissants, à ce point que, dans les dernières années de son existence, il n'entendait absolument rien. En 1822, à la reprise de *Fidelio*,

Beethoven voulut conduire l'orchestre. Il devint évident que son oreille ne pouvait plus le servir. Les musiciens s'interrompaient à chaque instant pour chercher l'intention dans le regard du maître. Un ami de Beethoven, qui assistait à la séance, lui écrivit une ligne sur un agenda : c'était la terrible révélation ! Aussitôt le malheureux quitta le pupitre, et s'élança dans le parterre en criant avec désespoir : « Dehors, misérable sourd, allons vite, dehors ! » Il s'enfuit, et son ami qui l'avait suivi de près, le trouva jeté sur son divan, les mains sur le visage, accablé et ne pouvant prononcer une parole.

En 1824, à la première exécution de la symphonie avec chœurs, il se tint près du chef d'orchestre pour indiquer les mouvements. Le succès fut immense et les applaudissements unanimes. Comme il ne les entendait pas, mademoiselle Ungher les lui ayant fait remarquer, Beethoven se retourna pour saluer le public, et devant ce grand génie atteint d'une si grande misère, le sentiment sympathique se changea en une frénétique exaltation. Cette cruelle infirmité, qui fut trop souvent une entrave à sa vie d'artiste, eut aussi pour effet de concentrer en lui-même les forces dont la nature l'avait doué. Dans cette nécessité qui le condamnait à vivre exclusivement avec ses livres et ses poètes, à se réfugier dans ses pensées solitaires, à creuser et approfondir ses sentiments et ses moindres impressions, il puisa d'admirables inspirations et une incontestable grandeur.

Nous verrons le mois prochain, en examinant les œuvres du maître, quelle influence manifeste l'infirmité de Beethoven exerça sur son génie mélancolique et profond.

MARIE LASSAVERE.

## Correspondance.

FLORENCE A JEANNE



ADEMOISELLE Jeannette, je viens vous gronder ! c'est joli, en vérité, sous prétexte de signaler quelques travers de jeunes filles, de donner ainsi une leçon de médisance à ses amies ? De médisance n'est pas le mot propre, puis-

que vous ne saviez pas au juste si ce que vous supposiez était vrai, mais tout au moins de légèreté, de jugements fort téméraires et fort peu indulgents... Non, je ne reconnais pas la charité ordinaire du petit trio qui babillait si inconsidérément sous les marronniers des Tuileries !



Je sais bien que tu vas me dire pour votre justification : « Mais le moyen de se préserver des défauts et des ridicules, c'est d'en étudier les effets sur autrui ! D'ailleurs, quel tort faisons-nous à ces demoiselles ; nous ne savions pas le nom d'une seule d'entre elles ! c'était une sorte de galerie de portraits que nous parcourions pour notre plus grande amélioration morale, pas autre chose ! »

Vous ne les connaissiez pas et vos glosées ne pouvaient leur nuire, soit ! mais vous, mesdemoiselles, en manquez-vous moins pour cela à cette bienveillance chrétienne qui fait fermer volontairement les yeux sur les imperfections du prochain ? N'éprouviez-vous pas même, au fond du cœur, un malin petit plaisir à constater que ces jeunes filles valaient, par les travers que vous leur prêtiez, un peu moins que vous ne croyiez valoir vous-mêmes ? Voyons, la main sur la conscience, avouez que quand nous critiquions quelqu'un, il y a toujours un brin d'orgueil au fond de notre fait ?

Je suis très-convaincue que vous ne vous seriez pas permis de passer ainsi au crible des amies et même de simples connaissances, mais enfin, connues ou inconnues, ces jeunes personnes étaient *voilà* *prochain*, des créatures semblables à vous, créées comme vous par la main du bon Dieu ! Or, si nous nous lançions dans ces distinctions subtiles du prochain qu'on connaît et du prochain qu'on ne connaît pas, je ne sais trop où cela nous mènerait. Il y aurait bientôt aussi le prochain que l'on connaît peu et le prochain qu'on connaît beaucoup ; le prochain qu'on fréquente et le prochain qu'on ne fréquente pas ; le prochain que l'on voit avec plaisir, et le prochain que l'on n'accueille que par politesse ; le prochain qu'on affectionne et le prochain que l'on ne peut souffrir ; sans compter encore le prochain qui nous est seulement indifférent, le prochain qui nous est nécessaire, et tant d'autres prochains qu'il serait trop long d'énumérer ici. Que résulterait-il de là ? des nuances de charité si infinies, que le casuiste le plus habile serait bien embarrassé de dire : « C'est là que commence la médisance et là qu'elle finit. » D'où il suit qu'on prendrait l'habitude de déchirer indistinctement tout le monde à belles dents pour ne pas prendre la peine de chercher !...

Pourquoi n'avoir pas plutôt une charité universelle, et envelopper tous ces genres de prochains dans une même indulgence ? Il est si doux de ne supposer que le bien chez les autres ! On se trompe quelquefois peut-être, mais du moins la conscience est en paix avec elle-même, et c'est, je crois, le point essentiel pour être en paix avec tout le monde, à commencer par soi. C'est sur cette pensée que je veux terminer ma boutade.

Il est plus que temps, n'est-ce pas ? car d'ici, je vous entends vous écrier en chœur : « Est-elle ennuyeuse, cette Florence, avec ses sermons... et en vacances encore !... »

Ne criez pas si fort, mesdemoiselles, pour racheter le péché de vous avoir dit la vérité ; je vais vous remettre en mémoire un amusement qui pourra vous rendre de grands services pendant le nouveau séjour que vous allez faire chez notre aimable Adrienne : le jeu des charades en action.

Ce jeu, c'est la distraction quotidienne de nos soi-

rées de vacances : les cousines de mon mari ayant chez elles une nuée de collégiens, de pensionnaires et d'enfants de tout âge qu'il s'agit d'occuper tous à la fois. Certes, les charades en action ne sont pas une nouveauté, mais c'est un jeu amusant, animé, et qui, selon que les interprètes ont plus ou moins d'imagination et de verve, peut devenir très-atrayant et très-spirituel.

Tu le connais mieux que personne, chère Jeanne, car bien des fois déjà tu en as parlé dans ces colonnes ; mais ce que tu n'as jamais expliqué, ce me semble, c'est l'organisation détaillée des costumes. Je suis à même, mieux que personne, de combler cette lacune, attendu que nous avons parmi nos *acteurs* un jeune artiste qui possède le talent de se grimer, en quelques secondes, aussi bien que possible, et qui nous a appris à donner au moindre de nos ajustements, *la couleur* de ce que nous avons la prétention de représenter. Voici quelques-uns de nos secrets :

Pour faire des rôles de châtelaines ou de dames du moyen âge, nous abandonnons nos cercles d'acier et relevons, d'un seul côté, notre jupe de dessus, à l'aide d'un large ruban parlant de la ceinture et soutenant une escarcelle qui retombe sur la première jupe. Nous ajustons au haut de nos manches — bien serrées du bas — un morceau d'étoffe quelconque qui flotte comme les manches d'alors. Sur notre corsage est disposée parfois une fourrure en plastron — les palatines d'il y a deux ou trois ans produisent un effet magnifique, surtout quand elles sont en hermine ! — Sur nos cheveux, tressés le plus souvent, flotte un voile fait avec un rideau, un dessus de fauteuil, ce que l'on trouve enfin ! Ce voile est retenu par un cercle de papier doré ou par une serviette pliée en *hennin*, comme la coiffure d'Isabeau de Bavière. Les reines ont des moules à gâteaux pour couronne, et des tapis de table pour manteaux ; les rois aussi !

Les preux chevaliers remplacent l'armure absente par deux tourtières fixées, l'une sur la poitrine, l'autre derrière le dos ; leur casque est une bouillotte renversée ; leur panache un plumet, leur bouclier un couvercle de casserole, et leur lance un tisonnier. C'est superbe !... Ils ajoutent à cela, quand ils veulent, une écharpe aux couleurs de leur dame et n'ont plus qu'à aller combattre *l'infidèle*, comme disent les chansons du temps.

A propos d'infidèles, nous avions un *croisé* splendide, il y a deux jours. Il s'était fait un justaucorps moyen âge avec un fragment de vieux costume de bains de mer en laine de couleur, et l'avait orné d'une grande croix noire. Depuis lors, sauf la croix que l'on retire et ajoute à volonté, ce justaucorps sert à tous nos héros, pages, troubadours, mousquetaires, etc. ; les accessoires seuls suffisant pour modifier l'effet d'ensemble. De même une casquette sans visière, avec une plume blanche, devient une toque ; une pèlerine, un manteau de jeune seigneur ; une capeline, une coiffure Marie-Stuart ou une coiffe de paysanne.

Les Turcs qui poursuivaient notre chevalier, avaient, pour imiter les larges pantalons à la mameluk, de vieilles jupes de femmes fendues par le milieu, et serrées à la cheville, nos vestes grec-



ques, des ceintures bariolées et des serviettes roulées en turban.

Nous nous étions converties, de notre côté, en femmes de l'Orient, à l'aide de jupes blanches ou de couleur tranchante, courtes, sur lesquelles nous avions drapé, les unes d'anciens châles algériens, les autres des écharpes de gaze; notre corsage était aussi une veste plus ou moins élégante; notre coiffure un dessous de lampe rond en guise de calotte et une fleur, ou bien un turban, ou bien des rangs de perles capricieusement enroulées autour de nos cheveux. Des perles aussi au cou et aux bras. Il est facile de remplacer les perles par des graines de sorbier enfilées.

Les Italiennes mettent un jupon à dispositions éclatantes, une chemisette blanche plissée, un corselet de couleur, une couronne de pampres verts ou une serviette pliée en carré, un collier aussi et de grandes boucles d'oreilles.

Les pêcheurs napolitains se contentent de se coiffer d'un bas rouge et d'enrouler une ceinture quelconque autour de leur taille, après avoir retiré leur habit et relevé jusqu'au coude leurs manches de chemise.

S'ils veulent devenir des Fra Diavolo, ils ajoutent à cela une veste brodée, une écharpe bariolée dans laquelle ils passent tous les poignards, couteaux à papier, etc., qu'ils trouvent; un feutre à plume couvre leur tête, et ils se drapent, d'un air farouche, dans un tapis; un manche à balai est leur carabine.

S'ils préfèrent se transformer en Figaros, le manteau se supprime et le feutre se remplace par une longue résille de couleur, voire même un filet à poissons ou à volaille, en ficelle.

Les senoras et senoritas jettent sur leur tête un ancien mantelet de dentelle ou un châle lama; elles prennent un éventail, et posent une rose ou une grenade à la hauteur de leur œil gauche.

Voulez-vous être une marquise, une soubrette Louis XV? Vos toilettes actuelles s'y prêtent merveilleusement. Choisissez pour la marquise une robe de nuance claire que vous retrousserez en festons, sur une jupe de mousseline blanche, à volants si c'est possible, et un peu traînante. Relevez vos manches jusqu'à la saignée, et faites-en sortir de la broderie ou de la dentelle — les vieilles *manches pagodes* s'utilisent très-bien ainsi. — Faites de votre corsage un corsage ouvert en repliant intérieurement le haut des deux devant; attachez-y bien haut, du côté gauche, un bouquet; mettez-vous sur l'oreille un pouff de rubans ou une petite guirlande de roses, nouez autour de votre cou et de vos bras du velours noir, et vous serez une charmante marquise.

La soubrette n'aura pas plus à faire : sa robe sera relevée sur un jupon court; son corsage modifié de même; un mouchoir brodé et garni de dentelle lui servira de tablier; un dessus de pelote ou d'écran en tulle ou en crochet, posé sur ses cheveux, ornés déjà d'une fleur, lui formera une coquette coiffure. Même genre d'arrangement pour les paysannes.

Les marquis retrousseront avec des épingles les pans de leurs redingotes, se feront de grands gilets avec un morceau d'étoffe attaché sur leur poitrine,

des manchettes et des jabots en mousseline, dentelle, broderie ou même papier blanc plissé. Leur tricorne sera un feutre dont on aura replié les bords à trois endroits différents. Un large ruban noir noué très-lâche autour de leur cou complètera l'ajustement auquel on pourra, si l'on veut, ajouter un œil de poudre (de riz); mais je ne le conseille pas, les cheveux étant ensuite très-difficiles à dé-poudrer.

Voici, ce me semble, de quoi vous tirer d'embarras pour les travestissements; voyons maintenant quelques ensembles de charades. J'en choisis parmi celles que nous avons représentées, trois ou quatre qui ont eu un grand succès : *Morphée* d'abord, ou plutôt *Maure-fée*, car l'orthographe n'est pas de rigueur dans les charades en action. Le tout est que l'oreille et les yeux soient satisfaits.

1<sup>re</sup> SYLLABE. — *Maure* ou *mort*; une scène orientale. Des femmes habillées en sultanes dansent et chantent devant une espèce de seigneur maure qui fume gravement, assis sur des coussins. Les femmes s'en vont, puis des gardes introduisent un jeune chevalier qu'ils ont fait prisonnier.

Le Maure ordonne de décapiter le chrétien, mais une des femmes rentre en ce moment :

« Mon frère ! s'écrie-t-elle en courant dans les bras du captif.

— Oui, ton frère qui est venu te rendre la liberté et punir le monstre qui t'a retenue si longtemps prisonnière ! » s'écrie le jeune chevalier se débarrassant de ses liens et portant un furieux coup de poignard au maure qui tombe inanimé.

Est-ce assez tragique? L'autre syllabe — *fée* — est plus gaie, elle commence par une conversation drôlatique entre le grand roi Concombrins et son ministre Cornichonnet; ils se réjouissent de la naissance d'une princesse dans le royaume des Cucurbitacés, et attendent une *fée*, la *fée* des Légumes, qui a promis d'être marraine de l'enfant.

En effet, la *fée* — en costume fantaisiste — arrive avec la reine et la nourrice portant la petite Citrouillette. Mais au moment où elle vient de douer l'enfant de toutes les grâces et de toutes les prospérités, la *fée Jalouse* entre comme un ouragan et condamne la jeune princesse à dormir jusqu'à ce qu'un beau prince vienne, comme dans la *Belle au Bois dormant*, la réveiller; ce qu'elle aura bien soin d'empêcher, cette méchante *fée* ! car elle ne dort jamais, elle, de peur de n'avoir pas assez de temps pour tourmenter les gens ! Désespoir et supplications du roi et de la reine.

« Soyez tranquilles, dit la *fée* des légumes étonnant sa baguette sur l'enfant, je la protégerai ! »

Mot entier. — *Morphée*. Les années se sont écoulées, la princesse est devenue grande, et, suivant la prédiction, dort toujours, ce qui désole son père et sa mère, qui essayent vainement de la réveiller. Ils appellent la *fée* des Légumes à leur secours. La *fée* apparaît à l'instant même accompagnée du prince Cantaloup, son filleul.

« Je le destine à votre fille Citrouillette, dont l'enchantement va cesser, » dit-elle.

En effet, elle s'approche du divan où est étendue la princesse qui ouvre à demi les yeux, lui tend la main et sourit au prince. Joie grotesque du roi et de la reine. Par malheur, la *fée Jalouse* arrive à ce



moment, traînant à sa suite le dieu Morphée qui a des pavots plein la tête et plein les mains ; elle lui cherche querelle, parce qu'il a laissé la princesse se réveiller.

« Dieu du Sommeil ! ajoute-t-elle avec rage, tu ne peux réparer ta faute qu'en ordonnant qu'elle se rendorme pour toujours ! »

Mais Morphée, au lieu de lui obéir, se met à secouer ses pavots au-dessus de la méchante fée, qui s'endort peu à peu et finit par tomber sans mouvement sur le sofa que la princesse *désensorcelée* quitte précipitamment pour courir dans les bras de sa mère.

On pourrait modifier cette charade en en faisant *Or-phée*. Pour la première syllabe, un avaré comptant son or que des voleurs viennent lui enlever pendant son sommeil. — Pour la seconde, une demi-douzaine de fées, réunies en grand conseil autour d'un bébé qui vient de naître et lui prodiguant force prédictions favorables, ou bien la scène de Cendrillon demandant à sa marraine pour aller au bal. — Pour le tout, Orphée pleurant son Eurydice, — sur le fameux air de Gluck, si c'est un Orphée sérieux, ou sur l'un des motifs de l'Orphée des Bouffes, si c'est un chanteur pour rire.

Nous avons encore représenté *Ver-veine*.

1<sup>re</sup> SYLLABE. — *Ver*. — Une société de messieurs et de dames en partie de campagne. — Déjeuner sur l'herbe ; occupations champêtres diverses. Une dame s'écrie tout à coup qu'elle vient d'apercevoir une vipère ! Effroi général. Les musiciens s'arment plaisamment de tout ce qu'ils trouvent et font la chasse au reptile : ce n'était qu'un gros ver de terre !

2<sup>e</sup> SYLLABE. — *Veine*. — Une scène de jeu à Bade ou ailleurs. Un jeune homme joue et gagne, puis veut se retirer.

« Eh quoi ! vous partez quand vous avez la veine ? dit une dame placée près de lui.

Il reste, joue encore... il perd non-seulement ce qu'il a gagné précédemment, mais encore tout ce qu'il possède, puis s'enfuit désespéré en s'écriant :

« Maudite soit la veine qui vient de me ruiner ! »

ENTIER. — *Ver-veine*. — Une procession de Druides et de Druidesses cueillant, non pas le *qui sacré*, mais la verveine qu'ils avaient aussi en grande vénération. Ils chantent — ou le piano joue — le chœur religieux du premier acte de *Norma*. — Si parmi les artistes de votre troupe il y avait une cantatrice de talent, elle pourrait faire entendre là la cavatine de l'infortunée druidesse : *Casta diva*.

Autre charade : *Cor-sage*.

1<sup>re</sup> SYLLABE. — *Cor*. — Une scène burlesque de pédicure.

2<sup>e</sup> SYLLABE. — *Sage*. — Fête villageoise pour le couronnement d'une rosière, la plus sage jeune fille du village, à laquelle le bailli ou le seigneur délègue une couronne de roses blanches et une dot.

ENTIER. — *Corsage*. — Une dame coiffée et enjupe pour un bal, attend, en peignoir, l'arrivée d'un corsage que sa couturière n'a pas fini. Son impatience. L'heure s'écoule, le corsage arrive trop tard et encore est-il trop étroit d'une main. Désolation de la dame qui peut, si l'on veut, avoir une attaque de nerfs de contrariété, mais franchement cela n'en vaut guère la peine !

*Détresse*. — 1<sup>re</sup> SYLLABE. — *Dé*. — Des seigneurs et de nobles dames jouent aux dés. — Une bohémienne survient et leur dit, à l'aide de ces dés, la bonne aventure.

2<sup>e</sup> SYLLABE. — *Tresse*. — Des jeunes filles des montagnes vendent leur chevelure à un marchand colporteur : les unes pour des ajustements, les autres pour des bijoux. Scène animée. Jeune paysanne intéressante qui donne ses magnifiques tresses pour ce que l'on veut, dès que c'est de l'argent, et parlant joyeuse avec cet argent sans dire à quoi elle le destine, ce qui intrigue fort le colporteur.

ENTIER. — *Détresse*. — Intérieur misérable. Vieille femme malade. La jeune paysanne de la scène précédente accourt chargée de provisions et raconte à sa mère que grâce à la vente qu'elle vient de faire, elles sont tirées de la détresse pour quelques jours.

« Mais après ? demande la femme avec angoisse.

— Après ? dit la jeune fille, eh bien ! le bon Dieu y pourvoira. »

En veux-tu d'autres encore ? J'en ai un sac tout plein... mais non, n'est-ce pas, il ne faut abuser de rien, et pour varier tes plaisirs, j'aime mieux te raconter une anecdote arrivée, il y a deux jours, aux portes de notre petite ville.

Le goût des promenades en ballon se propage de plus en plus, et même en province, nous avons nos aéronautes. L'autre soir, un de ces messieurs, parti d'une de nos grandes cités du nord, voulut opérer sa descente dans un champ tout voisin d'ici. Il jeta donc l'ancre et appela à son aide un paysan qu'il apercevait non loin de là ; mais ce paysan le regardait avec une telle stupéfaction, qu'il en perdait sans doute l'ouïe, car l'aéronaute eut beau crier, prier, supplier, le bonhomme ne bougea pas plus qu'un diu Terme. Enfin pourtant il s'avança en tremblant.

« Pourquoi ne veniez-vous pas plus vite à mon aide ? lui demanda l'aéronaute.

— Ejou qu' jaro osé, mossieur ? répondit le peureux campagnard ; j'croio qu' chéto eune bouteille qui quéio (qui tombait) du ciel ! »

Voilà à quoi en est la science en ce pays-ci !... Heureusement, petite Jeanne, que l'amitié n'y est pas aussi en retard !

FLORENCE.

## MODES

Nous voici en pleines vacances ! c'est le moment des parties de plaisirs de toutes sortes : chasse, pêche, vendange, réunions et fêtes dans les maisons de campagne et les châteaux, sur les plages et aux eaux ; or, pour chacune de ces distractions il faut des toilettes différentes. Aussi tu seras effrayée, ma chère amie, quand je t'aurai fait l'inventaire des trois immenses caisses, renfermant les toilettes de M<sup>me</sup> de B<sup>\*\*\*</sup> et de ses deux filles qui doivent passer quinze jours aux bords de la mer, et de là se rendre chez une amie qui possède un très-beau château en Touraine. Tu sais que tous les ans je me fais un plaisir d'assister aux emballages de cette aimable dame ; elle sait si bien prévoir toutes les circonstances ; les moindres détails pour chaque toilette sont tellement recherchés, qu'il y a une véritable étude à faire pour toutes nos amies. Je lui ai donc demandé la permission de les faire profiter de ma curiosité, ce qu'elle



m'a accordé avec toute la bienveillance que tu lui connais.

Elle emporte pour les bains de mer une robe avec pardessus et jupon pareils en granité pintade; le jupon est orné dans le bas de deux bandes en flanelle rouge découpées à dents aiguës de quatre à cinq centimètres de profondeur; ces deux bandes sont posées pointes contre pointes, de manière à former dans l'intervalle un losange au milieu duquel est placé un gros bouton carré en passementerie; les bandes sont fixées avec une petite passementerie qui entoure chaque pointe. La robe n'a aucune garniture, la jupe est relevée à chaque couture par des pattes semblables à la bordure du jupon. Le corsage est fait à taille ronde, avec ceinture rouge retenue par un chou. Le paletot, demi-ajusté et à capuchon, est orné de deux bandes comme celles du jupon mais en plus petit. Le chapeau qui accompagne cette toilette est en paille anglaise noire; les bords sont étroits et baissent tout autour en formant un peu *cloche*; il est orné d'une écharpe en tulle noir et d'un petit oiseau rouge placé sur le devant du chapeau.

Une autre toilette qui a fait mon admiration est en fil de chèvre, d'une nuance charmante, qu'il me serait bien difficile de te nommer, mais pour t'en donner une idée figure-toi un cocon de ver à soie dans sa couleur naturelle; rien n'est plus vaporeux, plus nuageux que cette étoffe souple et brillante. La robe et la casaque sont garnies de ruches en même étoffe, ces ruches forment des losanges placés à peu près à trente centimètres les uns des autres et croisés par d'autres ruches. Le pardessus est sans manches, une ruche garnit le bas du jockey et l'entournure. C'est seulement lorsque le pardessus est pareil à la robe que je comprends l'absence des manches pour les vêtements d'été, autrement je les trouve d'un goût médiocre et fort disgracieux, et je dois dire que madame de B. n'avait aucune de ces petites vestes ou casques de couleur sans manches.

Pour seconde toilette claire, il y avait une robe en lino fond blanc avec rayure verte sans garniture; le corsage, à petites basques, ouvert sur une chemisette en nansouk, est bordé simplement d'un biais en taffetas vert; la ceinture est haute et retenue par une boucle en nacre. La pelisse à capuchon en molleton noir et blanc est indispensable pour aller aux bains de mer, elle a l'avantage de pouvoir se porter avec toutes les robes; aussi est-elle destinée à accompagner cette robe en lino à raies vertes. Le chapeau à larges bords est en paille blanche, avec grand voile en crêpe anglais vert retenu au milieu par une agrafe en nacre.

La première caisse contenait aussi deux toilettes pour les réunions; l'une en mohair blanc ornée de rubans bleus; l'autre en gaze de Chambéry à larges rayures blanches et mauves; les corsages de ces deux robes sont décolletés et à manches courtes. Puis encore, dans la même caisse, une quantité de capelines, capulets, capuchons de toutes formes et de toutes grandeurs pour la mère et les deux filles, et, enfin, les toilettes de ces chères enfants, que madame de B\*\*\* se plaît tant à embellir avec sa coquetterie maternelle. Je lui ai vu emballer une grande variété de ceintures et de corselets de différentes formes, et des jupes garnies de plusieurs manières, mais je l'avoue que tout cela a passé si rapidement devant mes yeux

qu'il me serait impossible de t'en donner le détail complet; j'ai pourtant remarqué deux toilettes : l'une en fil de lin écru brodé en soutache rouge, avec ceinture à petites basques; la broderie part de la ceinture et descend en larges pattes sur les plis de la jupe. — L'autre robe est en gaze de Chambéry blanche, à fines rayures bleues, ornée d'un ruban bleu avec frange microscopique. Le corsage est décolleté, sans manches et ouvert devant; les deux côtés du devant sont réunis par quatre barrettes en ruban frangé; les épaulettes sont garnies du même ruban; la chemisette en mousseline ornée d'entredeux brodés, est décolletée et à manches courtes.

Madame de B. n'emporte pas une seule robe de soie aux bords de la mer; elle les garde pour son séjour à la campagne, c'est là que ses toilettes lui seront nécessaires, attendu qu'il y a toujours beaucoup de monde pendant les vacances chez son amie.

Au fond de la seconde caisse madame de B\*\*\* a placé son costume d'amazone en alpaga double, bleu marin; on lui conseillait de prendre le tricorné mais elle a résisté et le chapeau haute forme a triomphé. Ensuite les plus jolies toilettes ont été rangées soigneusement et arriveront certainement très-fraîches. Une de celles que j'ai le plus admirées est en faye vert clair, garnie dans le bas de deux dentelles noires cousues pied contre pied et formant grecque; le corsage décolleté et à manches courtes avec ceinture ronde, et recouvert d'une veste-seniorita en dentelle noire. Une autre robe décolletée à manches courtes est en mousseline unie; sur toutes les coutures de la jupe des carrés brodés ayant 6 à 8 centimètres, sont placés à une distance égale à la largeur du carré brodé; un ruban bleu qui monte du bas de la jupe à la ceinture fait transparent sous la broderie. Le corsage est orné de bretelles formées par des carrés plus petits et retenues par une ceinture à longs pans nouée sur le côté. Elle mettra en dedans du corsage une chemisette et des manches longues en tulle bouillonné; chaque bouillon est séparé par un petit ruban bleu très-étroit.

J'allais oublier de te parler de deux déshabillés : l'un en nansouk, forme *Watteau* avec deux gros plis aux épaules; un large entredeux en valencienne descendant derrière depuis le cou jusqu'au bas de la robe, et garnissant le haut de l'ourlet et les deux côtés du devant; — l'autre en foulard fond bleu avec dessin cachemire, de forme princesse. Madame de B\*\*\* avait aussi une robe en foulard violet à large rayure noire pour les jours de pluie et une autre robe en taffetas double chaîne marron clair avec petit semé noir.

Je renonce à te donner le détail de chacune des toilettes de madame de B.; je crois qu'elle a emporté une quinzaine de robes pour elle et autant pour chacune de ses filles; ajoute à cela la lingerie les manches, cols, pèlerines et les corsages, les ceintures, les gants, les cravates, etc., et tu comprendras que, outre les trois grandes caisses de robes, elle avait une quantité de colis qui me préoccuperait beaucoup si je devais les promener avec moi, mais qui n'embarrassent nullement notre voyageuse; il paraît qu'il y a des grâces d'état.

Permetts-moi ma chère de ne pas prendre une grande part à l'événement qui t'est arrivé; tu seras donc déçu si tu comptais sur un magnifique compli-



ment de condoléance, à propos de l'état dans lequel s'est trouvé ton joli jupon granité pareil à ta robe, après cet orage que je ne *maudis* nullement; ne crois pas cependant que je sois devenue insensible à ce qui te touche; et, comme preuve, je vais t'indiquer un moyen de réparer promptement et à peu de frais ta jolie toilette granitée; tu te souviens que je t'ai conseillée, au printemps, de ne pas faire teindre en noir cette jupe de cachemire bleu que je trouvais encore trop fraîche pour ne pas être utilisée soit pour toi, soit pour ta petite sœur; voici le moment de lui faire faire sa réapparition: fais un jupon en percaline de même nuance; au bas, tu poseras une bande de quarante centimètres de haut taillé dans ton cachemire, tu l'orneras au-dessus de l'ourlet d'un large galon noir avec dessin broché blanc, tu le poseras à plat avec pattes contrariées de chaque côté; ta robe sera relevée comme elle l'était sur le jupon gris avec les cordes bleues; puis avec le reste du cachemire tu poseras au bord de ta veste et de ton paletot un revers découpé à dents pointues au-dessus duquel tu replaceras la corde qui les orne en ce moment; tu auras également un revers en cachemire au bas des manches, et les jockeys seront remplacés par des jockeys en cachemire; quant à ton jupon granité tu pourras le faire teindre en noir ou gris foncé — s'il peut prendre cette nuance — et tu en feras un jupon de dessous que tu ornerez de galon cachemire.

Puisque nous sommes en train de réparer les désastres, toute peu compatissante que j'aie pu te paraître d'abord, je vais encore tâcher de venir à ton secours pour ta robe en taffetas mauve à corsage décolleté, dont la jupe, dis-tu, peut seule te servir, ton corsage étant complètement défraîchi. Je sais que tu comptais sur cette robe pour le grand dîner d'ouverture de chasse chez madame V. Garde-toi bien de détruire ce pauvre corsage; supprime les manches, coupe la pointe pour le transformer en corsage à taille ronde, et confectionne avec du tulle illusion un corsage décolleté à petite basque découpée; ce corsage sera bouillonné en long et entre chaque bouillonné tu poseras une engrêlure dans laquelle tu passeras un petit velours mauve; la

manche courte arrondie et ouverte sur le dessus du bras, sera également composée de bouillonnés droits séparés par des engrêlures avec velours; l'encolure et les contours de la basque seront bordés d'une engrêlure avec velours et garnis d'une blonde; le bas de la manche sera orné de même; tu poseras devant le corsage à l'encolure un chou en velours et un sur le haut de l'ouverture de chaque manche; tu auras une délicieuse toilette, tout aussi élégante qu'elle l'eût été avec ton corsage en taffetas; les bandelettes en velours mauve avec perles blanches sont le complément indispensable de ta parure.

Je t'approuve certainement d'avoir choisi ta robe en foulard tissé, d'une nuance un peu foncée, cette rayure bleue et noire pourra être portée très-avant dans la saison; je t'engage à ne pas orner la jupe, on porte beaucoup de jupes unies en ce moment, même en grande toilette; ta petite guipure noire surmontée d'une passementerie basse posée en chevrons sur les manches sera d'un très-joli effet; tu peux faire la ceinture droite, pareille à la robe, garnie des deux côtés de la guipure avec passementerie, la guipure tombant sur la ceinture, et formant chou derrière ou sur le côté, les boutons seront en passementerie.

Le foulard à filets noirs formant large quadrillé que ta mère a acheté en même temps, sera très-bien en redingote avec boutons noirs entourés de guipures dans toute la longueur de la robe; au bas, elle posera trois rouleautés en taffetas noir formant festons; à chaque pointe du feston elle placera un bouton semblable à ceux du devant; cette robe, devant être portée les jours un peu sombres; son châle en cachemire noir brodé l'accompagnera très-bien; puis elle mettra pour compléter cette toilette un chapeau en crin noir orné de velours rouge et dentelle noire.

Prends patience, ma bonne petite amie, et ne m'accuse pas de négligence, si je ne te donne pas, comme tu le demandes, un aperçu des modes d'hiver; tu conviendras que si j'étais déjà à même de t'entretenir sur ce sujet, lorsque l'hiver arriverait réellement, tu considérerais ma causerie comme inutile; pardonne-moi donc, et crois à la sincère affection de ta

GABRIELLE.

## EXPLICATIONS

### Planche IX

**COTÉ DES BRODERIES.** — 1 et 2, Aube — 3, *Clémentine* — 4, *Anna* — 5 et 6, Bonnet d'enfant — 7 et 8, Parure — 9, Mouchoir — 10, R. D. — 11, V. B. enlacés — 12, A. E. — 13, *Henriette* — 14 et 15, Parure — 16, J. P. H. — 17, *Caroline* — 18, L. N. — 19, C. C. P. — 20, R. V. enlacés — 21, A. S., taie d'oreiller — 22, G. V. — 23, M. P.

**COTÉ DES PATRONS.** — 1 à 8, Chemise de nuit — 9, Carré filet guipure — 10 à 16, Bonnet — 17 et 18, Capulet — 19 à 25, Boîte à gants — 26 à 28, Porte-lettres — 29 et 30, Suspension — 31, Tricot pour couverture.



## COTÉ DES BRODERIES

- 1, Aube, application de batiste sur gros tulle, avec jours.
- 2, MANCHE de l'aube.
- 3, *Clémentine*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 4, *Anna*, anglaise, feston et cordonnet. On peut faire le feston en coton blanc et le cordonnet placé en dedans du feston en coton rouge.
- 5 et 6, BONNET d'enfant, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 7 et 8, PARURE, lacet, plumetis, cordonnet et feston; le lacet est cousu par une petite piqure en laine noire très-fine; le feston du bord est découpé en dedans.
- 9, Mouchoir, application de batiste sur tulle.
- 10, R. D., plumetis, feston, cordonnet et jours.
- 11, V. B. enlacés pour linge de table, plumetis et cordonnet.
- 12, A. E., anglaise pour linge de table, plumetis et cordonnet.
- 13, *Henriette*, gothique, plumetis et cordonnet.
- 14 et 15, PARURE double pointe, plumetis et cordonnet sur mousseline.
- 16, J. P. H., linge de table, plumetis et cordonnet.
- 17, *Caroline*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 18, L. N., romaine, plumetis et cordonnet.
- 19, C. C. P., plumetis et cordonnet.
- 20, R. V. enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 21, A. S., romaine pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.
- 22, G. V. enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 23, M. P. enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.

## COTÉ DES PATRONS

- 1 à 8, CHEMISE DE NUIT.
- 1, Moitié du devant.
- 2, Moitié du dos.
- 3, Pièce d'épaule, devant.
- 4, Pièce d'épaule, dos.
- 5, Col.
- 6, Poignet de la manche.
- 7, Manche.
- 8, Croquis.

La chemise ne pouvant être donnée sur le patron dans toute la longueur, on prolongera les lignes en suivant le même biais sur les côtés et continuant à plier sur le droit fil au milieu du dos et du devant. Les carrés brodés qui ornent la pièce d'épaule et le col, sont séparés par des carrés plissés; ces carrés sont maintenus par un biais double indiqué sur les patrons. Ces biais sont piqués de deux côtés. La manche est taillée en un seul morceau, la couture est fermée dans toute la longueur. Le trait plein de N à M indique la fente qui sert à prolonger l'ouverture du poignet. Le col est monté à la pièce d'épaule par un biais posé en faux ourlet.

9, CARRÉ en filet guipure pour voile de fauteuil, store, couvre-lit, etc.

Ce charmant dessin contient à peu près tous les points les plus employés dans ce genre de travail et

dont nous donnons l'explication dans le Manuel qui accompagne ce numéro.

Le carré qui fait le centre est rempli par la réunion de quatre *points de reprise en angle*; les quatre carrés placés aux quatre angles sont en *point de toile*; ceux qui occupent l'intervalle sont en *point de feston*; les huit carrés qui terminent l'étoile du milieu sont en *point de cône*; les quatre petits carrés renfermés dans le dessin en point de toile sont remplis par une *roue* entourée d'un *point d'esprit*; tout le fond est rempli en *point d'esprit*. A chaque angle du grand carré en dedans du cadre, on fait un petit carré en *point de reprise*, puis un de chaque côté à cinq carrés de distance également en point de reprise. Les dessins sur deux et trois angles se font en *point de reprise*, après avoir jeté un fil en biais dans tous les endroits où ils sont indiqués. Le cadre est en *point d'esprit*; on fait ce point lorsque la broderie de tout le carré est terminée.

10 à 16, BONNET.

Il se fait en mousseline ou en nansouk. Pliez l'étoffe en biais et posez le bord du pli sur la ligne droite de A à E. Placez d'abord le biais n° 12 qui fait le devant du bonnet, en fronçant l'étoffe, pour mettre chaque lettre de raccord à sa place; ce biais est plus long que le bonnet, il sert à poser la garniture; posez ensuite le biais n° 14, en fronçant l'étoffe et arrêtant le biais par une piqure de chaque côté; puis le biais n° 15 qui se trouve au milieu du bonnet, et enfin le biais n° 13 que l'on taille double dans la longueur et que l'on coud derrière.

Le patron n° 11 fait la moitié du bavolet, que l'on monte par six gros plis en les fixant sur le biais n° 13, à la ligne ponctuée, de manière à former une petite tête au bavolet. Les biais n° 14 et 15 peuvent être remplacés par des entredeux brodés ou en valencienné. On place derrière un gros nœud en étoffe pareille au bonnet.

17 et 18, PATRON de capulet.

Il se fait en flanelle; on le garnit de velours, de guipure ou de passementerie. Pliez l'étoffe en double d'une lisière à l'autre, et posez le bord du pli sur la ligne ponctuée du patron qui est placée à droite de la planche; faites, de chaque côté, quatre plis de 3 centimètres de profondeur; vous aurez alors une longueur de 15 centimètres de A à B; vous réunirez les deux côtés par une couture d'une lettre à l'autre seulement, puis vous poserez la garniture sur cette couture, autour du capulet et de la partie qui reste sans être cousue et qui forme draperie derrière la tête; on met un gland assorti à la nuance du capulet, à la pointe qui tombe sur le dos.

19 à 25, BOITE A GANTS.

- 19, Dessus.
- 20, Grand côté.
- 21, Petit côté.
- 22, Fond.
- 23, Détail du travail en canevas de Chine.
- 24, Croquis de la boîte ouverte.
- 25, Croquis de la boîte fermée.

Le travail de cette boîte est en canevas de Chine, le mot *gants* est en broderie au passé en cordonnet perlé bleu; les lettres sont entourées d'un cordonnet d'or; le cadre est formé par une petite passe-



menterie noire grillagée, les points lancés qui entourent ce cadre sont en cordonnet bleu. Le semé dont le détail est donné au n° 23, est en gros cordonnet bleu et noir, en alternant les nuances; faites un grand point croisé sur quatre carrés du canevas, aux quatre extrémités vous faites un petit point croisé en biais de la nuance du grand point; la petite croix du milieu est en cordonnet d'or; il faut, outre le dessus, broder ce semé sur deux carrés taillés sur le n° 20, et deux sur le n° 21. La broderie terminée, vous taillez un carré en carton sur le n° 19, un sur le n° 22, deux sur les patrons n° 20 et 21; tous ces carrés doivent être tout autour d'un millimètre plus petits que les patrons. Vous taillez le même nombre de carrés en satin ou taffetas bleu, en ajoutant un rempli; réunissez par un surjet, en suivant les lettres de raccord, les carrés en satin taillés sur les patrons 20, 21 et 22; retournez votre ouvrage pour couvrir les coutures d'une fine chenille bleue; réunissez toujours par un surjet, les carrés en canevas de Chine, patrons 20 et 21; fixez une ouate légère sur les cartons dans la partie intérieure, placez votre cadre en canevas sur la boîte en satin, passez les cartons entre le satin et le canevas que vous réunissez en haut par un surjet; ouatez le carton n° 22 sur les deux côtés, posez-le sur le fond en satin et recouvrez-le d'un autre morceau de satin que vous réunissez au bas du cadre en canevas de Chine par un surjet; couvrez toutes les coutures d'une corde bleue et noire.

Le carton taillé sur le patron n° 19 est ouaté des deux côtés et enfermé entre le carré en canevas de Chine et un carré en satin; la couture est couverte d'une corde bleue et noire qui forme une boucle servant à fermer la boîte par un bouton en passenterie bleu et noir que l'on aura fixé au milieu de l'un des grands côtés; pour fixer le couvercle à la boîte, il faut faire deux ou trois points traversant la corde du couvercle et celle de la boîte aux deux angles et au milieu. — Si vous voulez parfumer la boîte, lorsque la ouate est posée sur le carton, vous la saupoudrez avec de la poudre d'iris ou de tout autre parfum.

26 à 28, PORTE-LETTRES en cuir.

26, Devant.

27, Fond.

28, Croquis.

Ce porte-lettres s'exécute en cuir avec appliques en moire groseille; ce travail se fait au métier; les appliques sont bordées d'un double rang de soutache algérienne en or. Lorsque vos appliques sont collées, vous posez le rang intérieur de soutache algérienne, et vous faites les nervures des feuilles avec la même soutache; vous formez ensuite le grillage avec de la soutache noire, vous faites un point croisé en cordonnet d'or sur tous les endroits où la soutache croise, puis vous posez le second rang de soutache algérienne autour des appliques et le double rang formant cadre autour du grillage; le double cadre en chaînons est alterné: un chaînon en soutache noire, un chaînon en soutache algérienne en or. Le haut du fond n° 27 est exécuté de même, sans le grillage, en soutache noire.

Pour le monter, vous enfermez un carton taillé chacun des patrons 26 et 27, entre le cuir et le

taffetas de la nuance des appliques que vous réunissez par un surjet; sur les côtés, pour former les soufflets, vous prenez deux rubans ou du taffetas pareil à la doublure, 5 centimètres de large sur 8 centimètres de longueur; dans la longueur au milieu vous marquez un pli avec un fer doux, vous fixez ces rubans de chaque côté par un surjet dans la longueur au devant et au fond en plaçant le creux du pli sur l'endroit; vous fermez le bas du porte-lettres en réunissant le fond et le devant par un surjet, puis vous couvrez tous les surjets d'une corde groseille et noire.

29 et 30, SUSPENSION en crochet tunisien.

29, Détail du travail.

30, Croquis.

Cette suspension se fait en laine ordinaire en cinq fils; il faut faire six panneaux de crochet tunisien que l'on commence par le bas; le dessin n° 29 donne le compte exact des mailles et des rangs; chaque panneau est encadré de deux rangs de crochet demi-bride en laine lamée; on fait de chaque côté sept points capitonnés en laine lamée. La fleur se fait séparément et se fixe sur le crochet tunisien par quelques points.

#### FLEURS AVEC FEUILLE ET BOUTON.

Montez une chaîne de 8 mailles, fermez la chaîne par une maille passée, faites quatre fois, en passant à chaque maille le crochet sous la chaîne: — (1 demi-bride — 1 bride — 2 brides doubles — 1 bride — 1 demi-bride) — terminez par une maille passée, arrêtez la laine. Ce rang forme le plus large rang de pétales.

Montez avec de la laine noire lamée une chaîne de 8 mailles, fermez la chaîne par une maille passée avec la laine de couleur, faites en passant le crochet sous la chaîne 4 fois: (1 demi-bride — 1 bride — 1 bride double dans la même maille, en piquant le crochet dans la chaîne du premier rang de pétales entre les deux demi-brides — 1 bride — 1 demi-bride dans la même maille). — Passez une laine noire au milieu dans toutes les mailles de la chaîne en laine lamée, serrez cette laine pour fermer le cœur de la fleur.

Pour chacune des feuilles, faites avec de la laine verte une chaîne de 10 mailles — 1 bride dans la troisième maille-chaînette en partant du crochet — 1 bride double — 1 bride — 1 maille passée — 1 bride — 1 bride double — 1 bride — 1 maille passée — 3 demi-brides dans la même maille — tournez votre ouvrage de gauche à droite, et faites sur l'autre côté de la chaîne: 1 bride — 1 bride double — 1 bride — 1 maille passée — 1 bride — 1 bride double — 1 bride — 1 maille passée. Vous faites 2 feuilles semblables pour chaque branche, et vous les fixez à la fleur en consultant le n° 29.

Pour le bouton, faites 5 fois: (9 mailles-chaînètes — 1 maille passée dans la première maille-chaînette); puis, avec de la laine verte un peu plus claire que les feuilles, faites successivement 1 demi-bride dans chacune des mailles du rang précédent, et séparez chaque demi-bride par 5 mailles-chaînètes — piquez le crochet dans les 5 mailles formant le milieu de chacune des chaînes de 5 mailles, c'est-à-dire à la fois dans la troisième maille de



chaque boucle verte, faites une maille passée qui réunit ces cinq mailles — terminez par 6 mailles-chainettes pour former la tige du bouton que vous fixez à la fleur entre les deux feuilles, vous placez sur le fond blanc une fleur rouge, sur le vert une fleur blanche, et sur le rouge une fleur jaune.

Les six panneaux de crochet tunisien terminés, on les réunit entre eux par un surjet en laine lamée, en laissant seulement une ouverture; on taille six autres panneaux en percaline verte sur le dessin n° 29 qui sert de patron; on fixe le crochet à la doublure, puis on les passe dans les bois de la monture, et l'on fait la dernière couture; les ganses et les glands sont en laine. La monture est de 12 fr. chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan.

31, Tricot en laine pour couverture ou coussin.

Ce fond peut être exécuté par bande ou par carré.

1<sup>er</sup> RANG. — 1 maille à l'envers sans la tricoter — 1 maille simple + — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 surjet double — retournez au signe + — 1 maille simple — 1 maille prise derrière l'aiguille.

2<sup>e</sup> RANG. — A l'endroit.

3<sup>e</sup> RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple + — 1 surjet double — 1 maille simple, 1 maille à l'envers et 1 maille simple dans la même maille — retournez au signe + — 1 maille simple — 1 maille prise derrière l'aiguille.

4<sup>e</sup> RANG. — A l'endroit.

## TAPISSERIE COLORIÉE

Bande pour fauteuil, chaise, coffre à bois, coussin, bordure de rideau, etc. Le blanc est en soie d'Alger et le mais en cordonnet; quant aux autres nuances, on peut indifféremment les exécuter en soie d'Alger ou en laine.

## PETITE PLANCHE

### PREMIER CÔTÉ.

Crochet ou filet brodé.

Coin pour rideau, dessus de lit, dessus d'édredon, etc.

### DEUXIÈME CÔTÉ.

## TAPISSERIE PAR SIGNES

Quart pour coussin, chaise, etc. — Dessin cachemire.

## PETIT MANUEL

Ne pouvant répéter chaque mois les explications des différents termes employés pour le crochet, tricot, filet, etc., nous en avons formé un petit recueil que nous conseillons à nos abonnées de consulter attentivement, seulement l'aiguille ou le crochet à la main; qu'elles conservent soigneusement cette brochure, qui, lue à la suite, serait sans aucun intérêt et presque incompréhensible, mais leur sera un dictionnaire fort utile, et qui deviendra très-clair lorsqu'elles voudront mettre ces explications en pratique.

Pour brocher ce petit volume, vous n'aurez qu'à plier en quatre, en vous guidant sur les numéros des pages; fixez les feuillets avec du fil comme un cahier, puis placez-le tout ouvert sur une petite planche pour égaliser les feuilles tout autour avec une règle et un canif. — Vous couvrirez ensuite ce petit livre d'un papier satiné ou d'un carton mince recouvert de moire ou de velours avant de le placer dans votre boîte à ouvrage.

## GRAVURE DE MODES (1)

*Toilette de jeune femme.* — Robe en taffetas, ornée d'entre deux et pattes en dentelle. — Collet en dentelle. — Col rabat et manchettes à pattes avec entredeux brodés et valencienne. — Chapeau en paille de riz avec fond en tulle couvert de roseaux maintenus par une guirlande de lierre avec traîne, dessous guirlande de lierre.

*Toilette de jeune fille.* — Robe en gaze, découpée en larges festons, posant sur un volant plissé; les dents sont garnies d'un effilé en yach surmonté d'une passementerie blanche avec perles de jais. — Corset découpé en haut et en bas en dents plus petites. — Chemisette avec entredeux brodés garnis de valencienne. — Coiffure à bandelettes en velours.

*Toilette de petite fille.* — Jupe en foulard quadrillé avec bretelles en velours et pattes tombant sur la jupe. — Chemisette en mousseline avec entredeux brodés. — Bottines en satin de laine.

(1) Lingerie de madame Leclerc, 13, rue Vivienne.

Chapeau de mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne.

Costume d'enfant de madame Lavallée-Péronne, 21, rue de Choiseul (à la Poupée de Nuremberg).





## Mosaïque

### L'ENFANT DE CHOEUR CHEZ LES ANCIENS.

Au début d'une de ses tragédies, Euripide fait parler ainsi le jeune Jon, attaché au service du temple de Delphes :

« Je m'occuperai de ces soins qui depuis mon enfance sont commis à mon zèle. Purifier avec des branches de laurier le seuil de cette sainte demeure, le décorer de guirlandes, y répandre une fraîche rosée, en écarter avec mes flèches la foule des oiseaux qui pourraient profaner la sainteté des offrandes, voilà mon office ; c'est à moi, orphelin, et sans père et sans mère, de servir humblement le temple qui m'a nourri.

» Viens donc, nouvel ornement de la terre, superbe laurier, viens, prête-moi ton ministère, pour effacer les souillures de ce sol révéral. O rameaux cueillis près du temple, dans les jardins du dieu, c'est avec vous que je balaye ce vestibule d'Apollon, tous les jours, au premier essor de l'aile rapide du soleil, empressé de remplir ma tâche accoutumée. O Péan ! ô Péan béni, béni sois-tu, fils de Latone !

» Mais c'est assez traîner ces feuillages de laurier. Il faut maintenant, de ces vases d'or qu'a rem-

plis la fontaine de Castalie, épancher d'humides libations. Allons ! répandons-les d'une main innocente et pure !

» Mais quoi ! déjà accourent, déjà ont quitté leurs retraites, les oiseaux du Parnasse. Oiseaux, je vous le défends, ne vous posez point sur ce falte superbe, n'entrez point dans cette riche enceinte. Mon arc va l'atteindre, héraut de Jupiter, dont toute la troupe ailée fuit les serres victorieuses ! Et toi, cygne, qui vogues, comme en ramant, vers l'autel, porte ailleurs tes pieds de pourpre... et cet autre oiseau, que veut-il ? Suspendre à la voûte un nid pour sa jeune famille ? Tremble au frémissement de cet arc ! Va dans les bosquets de Corinthe te livrer à tes travaux maternels et ne profane plus la demeure de Phœbus ! »

Sur la terre, la vertu et le bonheur sont habituellement séparés : leur union nécessaire devra donc se rétablir ailleurs.

GERBET.

Nous ne devons lire que pour nous apprendre à penser.

GIBBON.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : De nouveaux rois, nouvelles lois.

## RÉBUS



Paris. — Typographie Moanis et Comp., rue Amelot, 64.





*Colonne de emp. des Papes 5113 Paris*

# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

33<sup>e</sup> année, Septembre 1863

Bruxelles Desterberg, Rue du Casino 88<sup>e</sup> Porte de Cologne

S. B. Fuller, 65, 1<sup>er</sup> Off. West. 1863  
Ayuntamiento de Madrid

1863

Amsterdam Desterberg, Spandeburg 1863



